



Sommaire

- p.2** Éditorial *par Daniel SIMON*
- p.3** Vie de l'Amicale
- p.3** Décès de Henri Rosen
- p.3** Remerciements *par Marion BENECH*
- p.4** Vienne : réunion du Forum
- p.4** **Le voyage d'Octobre 2011**
- p.4** Chronique de l'expo...
- p.5-23**
Journée d'étude du 43^e congrès de l'Amicale à Lille :
- p.5** Introduction *par Daniel SIMON*
- p.6** Dissonances ou Promenade à travers les traces *par Cathy LEBLANC*
- p.8** La politique française envers les immigrés autrichiens et allemands *par Bernhard TRAUTWEIN*
- p.13** Mauthausen et camps annexes : le corpus des témoignages... *par Peter KUON*
- p.16** Le travail de mémoire à Steyr *par Waltraud NEUHAUSER*
- p.18** Les camps de Gusen n'existent pas dans la mémoire autrichienne *par Martha GAMMER*
- p.21** Le long chemin vers un mémorial de l'ancien camp annexe du Loibl-Nord *par Peter GSTETTNER*
- p.24** Comment se construit le programme d'un voyage de l'Amicale
- p.25** Livres, *par Daniel SIMON*
- p.26** J'ai lu pour vous... *par Louis BUTON*
- p.27** Carnet de l'Amicale *par Ildiko PUSZTAI et Fernande SIMON*
- p.27** **Histoires** : la libération du camp central (suite et fin) *par le Dr Jean BENECH*

Nouvelle édition de l'exposition " La part visible des camps, les photographies du camp de concentration de Mauthausen "

lire p. 4

Topographie de Mauthausen : revisiter les camps annexes

lire p. 13-24



Sur le site du camp de Gusen, aujourd'hui, l'emprise de Poschacher, industriel du granite. On distingue, en bas à gauche, la porte du camp (Jourhaus) ; en haut à gauche, le concasseur ; en haut et à droite, les carrières. Photo Google Earth

NOS RENDEZ-VOUS

5 mai :
l'Amicale ravive la Flamme de l'Arc de Triomphe de l'Etoile
Rendez-vous à 18h sous l'Arc

6-10 mai :
voyage du 66^e anniversaire de la libération de Mauthausen

18 juin :
cérémonies sur les sites du Loibl Pass (nord et sud)

25 juin :
visite de La Coupole d'Helfaut
inscription auprès de l'Amicale dès réception du bulletin

Prochain bulletin : juillet 2011

Daniel SIMON

De notre récent congrès, ce Bulletin restitue les heures les plus fertiles et les plus passionnantes. Les interventions de nos amis autrichiens – dont la transcription écrite revêt fatalement l'aspect de lourds pavés de texte – y furent reçues par un auditoire intensément attentif et ému. Rencontre, écoute, échanges, resteront le privilège des congressistes...

Lille fut un rendez-vous emblématique : prégnance des mémoires familiales, focalisation sur les camps annexes, échange avec ceux qui nous accueillent assidument sur les sites autrichiens. La conjonction de ces trois réalités définit mieux que tout le cœur de notre activité, de nos ambitions et même, redisons le mot, de notre *passion* partagée.

Voilà ce qui nous importe, bien plus, avouons-le, que les rouages associatifs. Quoiqu'il faille naturellement veiller à ses règles, la structure n'est qu'un outil. Nous ne nous attardons pas au spectacle de son bon fonctionnement, ne nous complaisons pas à la répartition des postes de compétence, ne cédon pas à l'illusion des protocoles, sommes réfractaires au mirage des prébendes. Ouvrir ou réactiver des chantiers de mémoire, à proprement parler : la tâche nous occupe assez, et seule nous passionne.

En 2011 (voir p.4), nous creuserons encore notre exploration des sites autrichiens. Répondant ainsi à la demande, toujours plus précise et ouverte, de nos adhérents, et parce que telle est notre raison d'être – qui le ferait, sinon l'Amicale de Mauthausen ?

D'autres associations de mémoire des camps vivent actuellement une situation analogue. Aujourd'hui, des lieux, épisodes, enjeux de mémoire spécifiques requièrent des forces militantes, tandis que les camps centraux sont un patrimoine mémoriel mieux établi. Pour autant, ces tâches qui répondent aux besoins ressentis n'opèrent en rien un enfermement, un oubli des horizons globaux de la connaissance du système concentration-

naire et de la mémoire des camps. Cette échelle double secrète cependant quelques malentendus.

Nous n'identifions pas les risques, proclamés ça et là, d'isolement, de dispersion, voire de « concurrence » des mémoires ! Nous sommes partie prenante, ô combien, des synergies entre les amicales de camps, qu'elles soient ou non à l'initiative de la FMD. Par ailleurs, nous voyons que, parmi nous, les militants les plus déterminés et exigeants sont souvent ceux qui agissent, à la fois, au sein de notre Amicale et à l'AAFMD : loin d'être antagonistes, les deux engagements se nourrissent l'un l'autre, dualité fertile, sur deux registres distincts.

S'il est indiscutablement nécessaire de mieux fédérer les énergies, il serait inconséquent de les déraciner : les territoires de mémoire sont notre humus. La mémoire n'est pas une abstraction.

En octobre prochain, sous les auspices de la FMD, une journée de réflexion sera consacrée à l'articulation de nos structures distinctes et solidaires. Nous nous en réjouissons. L'expérience et la vitalité d'une Amicale telle que la nôtre seront notre premier message.



Ci-dessus,
au CA du 19 mars 2011,
de gauche à droite :
Chantal LAFAURIE,
Henri LEDROIT,
Caroline ULMANN,
Marion BENECH
Ci-contre, le repas de l'amitié
au Centre Ravel.
Photos Pierre FRETEAUD

Conseil d'administration du 19 mars 2011

L'ordre du jour du CA du 19 mars était restreint, étant donné sa proximité avec le Congrès de Lille. Il était réuni pour prendre deux décisions essentielles : d'une part sur le devenir de l'exposition et d'autre part pour l'approbation des comptes 2010, et la présentation du budget prévisionnel 2011. Le rapport d'activité depuis le congrès a donc été rapide, et la discussion s'est alors engagée sur la proposition du Bureau d'assurer la pérennité de l'exposition *La part visible des camps*, ce qui suppose un important investissement financier. Le CA a approuvé à l'unanimité la proposition du Bureau de faire transposer l'exposition sur un support souple, ce qui permettrait de l'alléger, et donc de la transporter et de la stocker facilement (cf p. 4).

Le bilan financier 2010, présenté par nos trésoriers Jacques Lecoutre et Frédéric Schott, a été approuvé à l'unanimité par le CA. Ils ont souligné que les adhérents, par leurs dons, contribuent à la bonne marche de l'Amicale, et que grâce à leur générosité, ils permettent la réalisation des actions qui assurent la pérennité de l'Amicale.

La Commission de contrôle financier, par la voix de Madeleine Mathieu, avec Rosita Sterquel et Catherine Chevallier-Pocheton, a vérifié les comptes de l'Amicale et a pris acte de leur bonne tenue.

Jacques Lecoutre a ensuite présenté le budget prévisionnel 2011, qui fut aussi approuvé à l'unanimité, et qui prend en compte la transformation de l'exposition ainsi que les projets de l'Amicale, déjà présentés lors du Congrès.

Caroline Ulmann



Henri ROSEN en 1979. Photo de la famille

Henri ROSEN, dit Blanchard, fut du dernier grand convoi parti de Compiègne pour Mauthausen le 6 avril 1944. Passé par les Baumettes pour activité de résistance dans la région de Nice, transféré au camp de Melk, où il a laissé un souvenir lumineux, auprès de ses camarades melkois.

Pierre Saint Macary l'évoque dans ses souvenirs, dans sa fonction de kapo héroïque et protecteur d'un petit kommando de Français, dit kommando Blanchard, à Amstetten. Ernest Vinurel aussi. Il est sauvé d'une mastoïdite, par un chirurgien juif hongrois détenu, le docteur Szücs, et par Guy Lemordant, le médecin français du camp (bulletin n° 292, janvier 2003).

En 2000, lors du congrès de l'Amicale à Linz, il avait tenu à rejoindre ses camarades, autour de Pierre Saint Macary, réunis dans la caserne du camp de Melk, ouverte pour la première fois aux cérémonies internationales.

Henri Rosen fut proche de l'Amicale depuis sa création, et était toujours membre du Conseil d'administration, même si la maladie l'en tenait éloigné ces dernières années.

Remerciements

Comme vous le savez, la pérennité de l'Amicale n'est assurée que par la fidélité de ses adhérents : vos cotisations et vos dons. Les subventions des organismes officiels nous permettent de surcroît - et c'est beaucoup - des actions spécifiques, des publications en particulier. Nous tenons ici à vous remercier de votre soutien actif, par les dons nombreux et souvent consistants que vous joignez au renouvellement de votre cotisation.

La grande *famille* que constitue notre Amicale se manifeste aussi de cette manière, bien sûr décisive. Mais, plus fondamentalement, soulignons que ce sont

bien les familles de déportés, souvent disparus, qui décident de notre pérennité : veuves, descendants de la première, deuxième et même troisième génération, collatéraux, amis proches. Leur volonté à tous est que notre action perdure, que les forces de notre Amicale ne s'amenuisent pas. Cette réalité nous conforte et nous oblige. Elle constitue la singularité, pour partie inattendue et mystérieuse, de la mémoire de la déportation, enracinée et bien vivante.

Pour le Bureau, Marion BENECH

Vienne : réunion du Forum

Patrice Lafaurie a assisté à Vienne, en janvier 2011, à une réunion du Forum International Mauthausen constitué par le ministère de l'Intérieur autrichien.

Au camp central, le ministère profite de l'occasion de la rénovation des bâtiments pour faire effectuer enfin des **travaux de recherche par l'Institut d'archéologie** en liaison avec le service des monuments historiques : les parcours de visite tiendront compte des découvertes.

Le **secteur des cendres** est à l'étude. On mesure aujourd'hui que les cendres ont été dispersées sur une zone beaucoup plus grande que ce que l'on croyait, dans le camp et autour du camp central.

En réponse à des questions de l'Amicale sur le fonctionnement de **la librairie du camp central**, des éléments chiffrés ont été communiqués.

Chiffre d'Affaires en 2010 : 90.000 €

Les publications en langue allemande représentent moins de la moitié des ventes (48 %).

Principales langues étrangères : Italien (28 %), Anglais (18 %), Espagnol (8 %), Français (6 %).

Par ailleurs, l'**audio-guide** pour le parcours de visite au camp central sera proposé en dix langues - mais il faut être patient.

Le prochain voyage : 26-31 Octobre 2011

PROGRAMME EXCEPTIONNEL

Durée : 6 jours / coût du séjour : 600 €+ Vol A/R Paris-Vienne : 250 €(prix garanti jusqu'au 10 septembre)
Supplément chambre individuelle : 100 €
Voyage en car équipé de toilettes
Personnes à mobilité réduite bienvenues

Lieux de visite : Melk, Amstetten, Mauthausen, Gusen, Hartheim, Ebensee, Loibl Nord et Sud, Mödling-Hinterbrühl, Wiener Neustadt

Parcours guidés dans Linz et Vienne

Ce voyage a pour objectifs le souvenir et l'hommage aux victimes de Mauthausen, l'étude du réseau des camps annexes, la découverte de nouveaux sites et les rencontres avec nos amis autrichiens et slovènes militants de la mémoire.

Nous proposons, pour la première fois en octobre, un parcours à la fois en Autriche et en Slovénie et donc une découverte, exceptionnelle dans un même voyage, du camp central et des camps du Loibl et de la banlieue de Vienne.

Comme chaque année nos amis déportés témoignent.

Renseignements à l'Amicale ou auprès de Chantal LAFAURIE :
lafaurie3@wanadoo.fr - 03.83.27.00.27 - 06.73.28.13.57

Chronique de l'expo

L'exposition **La part visible des camps** n'a pas failli à sa mission. Conçue pour le 60^e anniversaire, à l'initiative de l'Amicale, elle a depuis 2005 parcouru la France, de Paris à Lille (en novembre dernier), en passant par Lyon, Brive, Toulouse, Romans, Caen, Nantes, etc., suscitant respect et intérêt des structures d'accueil, et créant localement un événement fédérateur de la mémoire des camps.

Elle est aujourd'hui au garde-meubles en région parisienne, trop lourde et encombrante, ne pouvant plus trouver d'accueil, et pourtant très demandée : une douzaine de villes sont préinscrites (Bordeaux, Boulogne, Nantua, Annecy, Orléans...).

C'est pourquoi le CA, sur proposition du Bureau, a approuvé sa transformation dans un nouveau format, plus léger et souple, qui nous délivrera des coûts de

transport et de gardiennage. Elle pourra ainsi reprendre son tour de France.

Laurent Laidet et Emmanuelle Declerck ont fait établir plusieurs devis et ont négocié le rachat des droits à la société Aloha (qui a fabriqué l'exposition pour le BMI à Vienne). L'opération, estimée à 20.000 € TTC, vient d'être lancée.

Nous cherchons activement les financements et dans l'urgence de la situation, nous ferons appel à tous les soutiens institutionnels, ainsi qu'à la générosité des membres de l'Amicale et de ses amis.

C.U.

Journée d'étude : la mémoire autrichienne de Mauthausen, en particulier sur les sites des camps annexes

Pourquoi porter spécialement attention aux camps annexes ?

Territoires de la mémoire

Le camp central renvoie au système concentrationnaire, s'inscrit dans le réseau des grands camps. L'expérience de Mauthausen : la gare, le chemin qui traverse le village et grimpe jusqu'aux murailles de la forteresse ; puis les procédures par lesquelles, selon le mot de Pierre Saint Macary, la SS « fabrique » du déporté, en particulier les quelques semaines de « quarantaine ».

La plupart des détenus sont ensuite transférés sur des sites annexes. Le séjour n'y est pas meilleur, mais, dans la durée, l'expérience de la déportation est vécue là, avec de multiples particularités. La mémoire y est enracinée. Ceci s'est transmis dans les familles : aux repas de l'Amicale, des décennies durant, les tables furent occupées « par kommandos » ! La sédimentation mémorielle reflète largement les convois, et donc les réseaux d'amitié issus, tel jour de 1943 ou 1944, des transferts après la « quarantaine ». Ainsi chaque site s'est constitué, non sans ambivalence, en un terroir intime, comme une patrie nocturne.

La trame des responsabilités autrichiennes

Pour l'Autriche, nous expliquait l'historien Andreas Baumgartner (à Toulouse, en 2004), le risque est que le camp central permette d'« externaliser le passé nazi », les vestiges spectaculaires de la « forteresse », très à l'écart des lieux de vie, accueillant les visiteurs comme à « naziland ».

L'implication de la société autrichienne est plus prégnante sur les sites annexes. Et donc les enjeux mémoriels plus aigus et concrets, contrastés, l'action courageuse de militants isolés ou organisés, dans un contexte parfois réticent ou hostile, interpellant les autorités locales, les riverains, les acteurs économiques. Nulle part notre présence n'y est anodine, qu'elle confère réalité à un passé aboli ou qu'elle apparaisse comme une provocation.

Le temps de la mémoire est ouvert

Le camp est une hydre : organisme à têtes multiples, qu'il faudrait saisir toutes. Les historiens ont plutôt produit jusqu'ici des études systémiques, par exemple des monographies sur Mauthausen, peu attentives – sauf en Autriche – aux camps annexes. Il importait en effet de montrer que des logiques globales étaient à l'œuvre, tandis que les détenus ne pouvaient avoir qu'une perception étroite.

La mémoire n'est pas systémique. Laurent Wirth (Inspecteur général d'Histoire) note avec justesse qu'elle est « affective, sélective et plurielle ». Assumons ces contingences sans complexe. Négliger les subjectivités au profit de la globalité, assécher l'hydre jusqu'au concept, déraciner les récits des rescapés, serait accepter de perdre la mémoire.

On lira ci-dessous l'essentiel des communications offertes aux congressistes au long des deux demi-journées dévolues au thème retenu cette année. Nous avons le privilège d'entendre, en particulier, les amis autrichiens qui nous accueillent sur les sites.

Parmi ceux-ci, Bernhard Trautwein retourne le miroir et aborde ouvertement un autre sujet, qui retient rarement notre attention : le nazisme contraignit à l'exil de nombreux Autrichiens, dont beaucoup cherchèrent asile en France...

Daniel SIMON



Yves LESCURE, Directeur général de la FMD discute avec Daniel SIMON à la sortie de la première journée du congrès. Photo Pierre FRETEAUD

Journée d'étude du 43^e congrès de l'Amicale Lille, 13-14 novembre 2010

Cathy LEBLANC

maître de conférences en philosophie,
Université Catholique de Lille

Dissonances ou promenade à travers les traces

(Extraits. On peut lire l'intégralité de l'intervention de Cathy Leblanc sur le site internet de l'Amicale).



Cathy LEBLANC, photo Amicale de Mauthausen

Récit d'un voyage offert par Jeannine Repussard, à qui j'adresse toute ma gratitude et à qui je dédie ce texte. Au gré du vent, j'y développe les pensées qui se sont associées à ce que j'ai pu voir, entendre, comprendre.

Melk

Que tant de beauté voisine la barbarie reste le grand mystère de l'humanité. En face de l'abbaye baroque de Melk, contenant des trésors artistiques, témoin du sublime mathématique et d'une harmonie dont les temps avaient le secret, se tiennent des casernes qui servent tard... Le mot "concentration" se détache de son contexte comme s'il ne pouvait lui appartenir. Baroque... concentration : rien à voir et pourtant, les lieux semblent être les mêmes tout en semblant aussi être fondamentalement différents, signifiant dès lors le regard impossible de l'extraordinaire spirituel sur le sordide.

Le mot concentration suscite bien des questions... Selon son étymologie, il désigne la capacité de rassembler au

centre. Le camp de concentration est conçu dans le but d'y ramener des prisonniers, de les y mobiliser dans le but d'immobiliser la puissance économique et sociale ennemie. On y concentre rien moins que de l'humain. [...] et la notion de camp de concentration n'est pas nouvelle dans les années 1940. Elle figure déjà dès la première guerre mondiale. En témoignage le magnifique ouvrage d'Annette Becker intitulé *Les cicatrices rouges 14-18, France et Belgique occupées*. [...]

Nous voilà donc partis d'une question : celle de l'origine des camps, pour en arriver à l'origine fondatrice d'une vision du monde, nommée selon la grande philosophie allemande qui donne naissance à l'herméneutique, la *Weltanschauung*, vision du monde qui cependant ici, sélectionne et hiérarchise le genre humain. C'est ici peut-être le darwinisme social qui est finalement appliqué à la lettre. La loi de l'espèce. Ceci nous amène à nous demander si la mise en place des camps multiples et surtout de la multitude des camps, et nous en avons des exemples particulièrement flagrants en Autriche, ne répond pas finalement à des instincts animaux les plus grossiers, des instincts ayant à leur disposition la technique et la technologie. Je citerai Heidegger qui après son engagement en 1933, son militantisme hitlérien, et son rectorat nazi à l'université de Fribourg, démissionne de ses fonctions pour échapper à l'emprise des ordres nazis inhumains, après quoi il qualifiera son engagement de "grosse Dumheit" (grosse bêtise). Dans un texte intitulé *La question de la technique (die Frage nach der Technik)*, il dit que le pire dans la technique, c'est qu'elle fonctionne.

Et nous prenons toute la mesure de cette affirmation qui dénonce la réduction opérée sur la société, dès lors réduite à un fonctionnement.

Je voudrais encore citer le dialogue de Platon – cela nous fait faire un bond de plus de deux mille ans en arrière – intitulé *Le Politique* et dans lequel "l'étranger" qui parle au jeune Socrate le met en garde contre sa manière de séparer les choses, de faire la part des choses dans l'humain, ce qui revenait à le mettre en garde contre la constitution et la définition de catégories humaines, de leur différenciation.

Et au-delà des instincts animaux qui ont la technique à leur disposition, c'est la question de la différenciation qui me préoccupe le plus. La différenciation est fondatrice de la logique : un élément se différencie toujours d'un autre et l'identité consiste, en logique, en l'invalidation de la valeur de l'élément différent. Mais si l'on adjoint une valeur "morale" à cette différenciation, on aboutit, directement à de dangereuses théories eugénistes. Méfions-nous donc de la radicalité du jugement moral sans pour autant, naturellement abandonner l'éthique.

Méfions-nous tout autant de la radicalité de la rationalité. Restons humains.

Le camp de concentration tel qu'il est conçu lors de la seconde guerre mondiale entre dans l'industrie de la mort : la mort de certaines catégories de personnes. Il n'est plus fait pour concentrer, pour mobiliser les prisonniers mais bien pour concentrer les vies et les réduire à rien : les faire disparaître. L'ampleur du désastre touche non plus les hommes et les femmes assassinés, mais l'humanité tout entière. Le crime dépasse les frontières du crime contre la personne. Et l'on a besoin, pour le qualifier, d'une expression nouvelle, je pense. Elle est issue des réflexions qui eurent lieu à Nuremberg et qui qualifièrent ce massacre organisé de "crime contre l'humanité". L'humain est alors réduit à de la matière parasite qu'il faut détruire. L'humain ne vaut plus rien. Il devient un ensemble dans lequel les sous-races doivent disparaître pour laisser les sur-races dominer. Nul doute qu'il y a là aussi une éthique de la sur-race ou de la race dominante. La "suppression" entre dans les valeurs. Mais ceci n'est pas nouveau et nous en trouvons les germes dans la première guerre mondiale. [...]

La trace, toujours la trace. Un combat entre le passé et le présent. Combat pour être présent tout en n'oubliant pas le passé, combat dissonant lui aussi puisque le travail sur le passé, la commémoration, d'une certaine façon emplit le présent du passé, et emprisonne aussi le présent dans le passé, ce dont témoigne Gisèle Guillemot, dans ce poème :

*Quand je marche dans les allées où vous vous traîniez
naguère, épuisés, une voix s'élève et murmure :
"Rappelle-toi".*

*Quand je gravis les marches qui blessaient vos pieds,
la voix me dit : "Rappelle-toi"*

*Quand je m'abrite sous les grands arbres,
Le feuillage s'agite : "Rappelle-toi".*

*Quand je me repose sur le petit muret,
la voix toujours : "Rappelle-toi"*

*Et quand enfin, transie d'angoisse, je fuis sur la route,
la voix me rattrape et hurle :*

"Rappelle-toi, rappelle-toi !"

*J'ai oublié depuis longtemps le mémorial
et j'entends toujours la voix.*

Voilà pour dire tout le contraste qui fait surgir la dissonance dans le relief des lieux : celle de l'ascension spirituelle de la vie symbolisée par l'abbaye de Melk, et la descente aux enfers symbolisée et mise en oeuvre dans le camp qui la voisine. La question qui en résulte est la suivante : pourquoi la compassion et la pitié qui sont des valeurs-clés de la vie religieuse et pas seulement chrétienne, n'ont-elles pas permis de délivrer une énergie et un courage suffisant pour empêcher la construction de l'enfer à ses pieds ? Pourquoi ?

Et si le penseur présocratique Parménide, il y a 2500 ans disait que l'être et le non-être ne peuvent pas être en même temps, nous avons ici et dès lors avec ce moment de l'histoire un contre exemple flagrant de la logique fondamentale qui règle l'humain et son monde quand cette logique revêt une valeur éthique : l'éthique du nazisme par laquelle il est désormais possible de concentrer dans un même lieu une population devenue indésirable. Cela dit, si elle constitue la concentration des populations indésirables, la concentration est aussi le fond d'énergie nécessaire aux rouages d'un modèle économique qui doit fonctionner au sens strict du terme réduisant l'humain, ou en tout cas une partie de ce qui le constitue, à savoir les populations indésirables à un fonds disponible. Etre et non-être peuvent dès lors être à la fois.

La dissonance à Melk, c'est aussi la dissonance entre le passé et le présent. Le profane est surpris de découvrir que ce qui est devenu un musée s'entoure progressivement néanmoins d'une végétation abondante. La cheminée du four crématoire est entourée de lierre. Puis on se demande si finalement, ce rideau de nature ne constitue pas une manifestation nécessaire pour rappeler au pèlerin que le temps passe et que l'on est bel et bien dans un musée. Protection du présent contre l'emprisonnement du passé ? On ne sera pas surpris d'apprendre que les déportés déplorent cet état des choses et pourtant on est en droit de se demander quel statut il faut donner à cette distance historique et au-delà de cette question, quelle compréhension de l'histoire qui présente à la fois la temporalité en termes de passage et en terme de mémoire. Voilà une nouvelle dissonance que l'on n'attendait pas et qui une fois encore marque la distorsion entre l'histoire-mémoire et l'histoire-passage. Si l'existence peut être qualifiée de séjour, alors qu'advient-il de son statut quand, ayant été en proie à l'impensable, elle ne cesse de se rappeler à notre souvenir pour vouloir à jamais panser ses plaies.



*Daniel SIMON, Cathy LEBLANC et Bernhard TRAUTWEIN,
photo Amicale de Mauthausen*

Bernhard TRAUTWEIN (Vienne)

La politique française envers les immigrés autrichiens et allemands

janvier 1933 – août 1938

(Extraits. On peut lire l'intégralité de son intervention sur le site internet de l'Amicale).



Bernhard TRAUTWEIN, photo Amicale de Mauthausen

Récemment plusieurs événements ont déclenché un débat virulent sur la question de savoir si l'Autriche était un pays d'immigration ou non. Une petite recherche dans les manuels scolaires en Autriche donnent une réponse claire: l'Autriche a été et est toujours un pays d'immigration, ce dont on est très fière. L'Autriche, peut-on y lire, a accueilli à bras ouverts des milliers de réfugiés hongrois en 1956, des milliers de réfugiés tchèques en 1968, et dans les années 90, déjà avec moins d'enthousiasme, des milliers de réfugiés en provenance de l'Ex-Yougoslavie.

Mais en Autriche, on a souvent la mémoire courte. Tout au long du XX^e siècle, l'Autriche fut aussi un pays d'émigration, souvent forcée. Après la première guerre mondiale, la misère sociale et le chômage ont amené les gens à quitter l'Autriche. Dès 1933, depuis le début de l'austro-fascisme, des milliers de réfugiés souvent privés de leur nationalité, ont dû fuir l'Autriche. Et puis, on le sait trop bien, à partir de 1938 des milliers et des milliers d'(ex)Autrichiens ont dû fuir leur pays sous des menaces de mort. Ces réfugiés, eux aussi, avaient besoin de pays

d'accueil qui, malgré la crise économique mondiale, malgré le chômage écrasant, fussent prêts à accueillir des Autrichiens, souvent indésirables, dépourvus de toutes ressources et sans connaissance des langues. [...]

1933 est l'année où la carte politique a complètement changé en Europe. En Allemagne, le national-socialisme a pris le pouvoir. En Autriche, cette année marque les débuts de ce qu'on appelle l'austro fascisme, un régime totalitaire, définitivement mis en place en 1934, sous le chancelier Dollfuss, puis après sa mort, sous le chancelier Schuschnigg. Après l'Anschluss en 1938 qui a eu aussi des effets importants sur l'immigration autrichienne en France, la période de recherche s'achèvera à la veille de la seconde guerre mondiale, en août 1939 où la France avec l'internement des sujets ennemis, elle aussi, est entrée dans une nouvelle étape dans sa politique migratoire.[...]

Les effectifs et l'ampleur de l'immigration autrichienne et allemande en France

Par rapport à sa population, la France était le premier pays d'accueil pour les immigrants après la première guerre mondiale. Au début des années 30, la France comptait plus de 3 millions d'immigrés. La crise économique mondiale ainsi que les basculements dans la politique internationale ont conduit la politique d'immigration française à freiner l'immigration. Mais quand bien même, entre 1933 et 1940, il y avait plus de 150.000 immigrés autrichiens et allemands qui sont venus en France. Pour beaucoup d'entre eux, la France n'était qu'un pays de transit sur le chemin qui les menait vers d'autres destinations. D'autres ont pu rester en France. Tout compte fait, il n'y eut jamais plus de 60.000 Allemands et 10.000 Autrichiens séjournant en même temps en France. Par rapport à la totalité de la population étrangère, les immigrés autrichiens et les allemands restaient une petite minorité qui ne dépassait pas 2,6 % de la population étrangère.

	Citoyens allemands en France	Citoyens autrichiens en France
1926	69.278	5.294
1931	71.729	9.780
1936	58.138	6.760
1937	49.786	7.603
1939	-	10.000
1946	24.947	5.184

[...] Les fondements du droit des étrangers en France et leurs conditions d'entrée

La prise de pouvoir par Hitler en Allemagne en 1933 a eu un impact sur le régime de visa, et par conséquent sur les conditions d'entrée des immigrés en provenance

d'Allemagne. L'installation du pouvoir nazi a provoqué une première vague d'émigration en Allemagne. Quelque 25.000 réfugiés ont trouvé abri en France. Pendant un premier temps, le régime de visa a été complètement abandonné, afin de faciliter l'entrée de ceux qui avaient fui le nazisme. Mais ce premier enthousiasme face à l'accueil des réfugiés en provenance d'Allemagne dans l'opinion publique a basculé. Les réfugiés furent vite considérés comme une concurrence pour la main d'œuvre nationale et le ministre de l'Intérieur et la presse française y voyaient un danger pour la sécurité nationale. De plus, on craignait que ces réfugiés, dans la plupart des cas sans ressources, eussent besoin de prestations sociales payées par les contribuables français. L'opinion publique et des soucis concernant le maintien d'ordre et la sécurité nationale ont amené ensuite le gouvernement français à modifier la politique d'immigration envers les réfugiés en provenance d'Allemagne. « Arrivé au point de saturation », il s'agissait de freiner l'immigration des réfugiés indésirables. Le régime de visa a été repris, et les autorités consulaires ont reçu l'ordre d'accorder des visas d'entrée seulement à ceux qui disposaient des ressources et des revenus nécessaires pour subvenir à leurs propres besoins.

Les conditions d'entrée pour les ressortissants autrichiens n'ont pas été affectées par cette évolution des choses. Au contraire, à compter du 1er août 1933 et sur proposition autrichienne, les deux pays ont abandonné mutuellement la contrainte de visa d'entrée pour leurs citoyens. La décision a été précédée par de longs débats entre le quai d'Orsay et les services du ministère de l'Intérieur au cours desquels les intérêts de la politique extérieure pouvaient s'imposer face aux réserves de sécurité de la part du ministère de l'Intérieur.

Dans la logique du quai d'Orsay, l'Autriche jouait un rôle important en Europe centrale. Depuis la première guerre mondiale, la France avait tout essayé pour empêcher un rattachement de l'Autriche à l'Allemagne en soutenant les forces politiques qui prenaient fait et cause pour l'Autriche indépendante. C'est la raison pour laquelle, la France soutenait la politique du régime dictatorial du chancelier Dollfuss qui a été mis en place depuis 1933. Selon le ministre français à Vienne Monsieur Puaux, la France n'avait « plus d'autre carte contre l'Anschluss. »

L'abandon réciproque du régime de visa s'est inscrit dans cette logique des relations franco-autrichiennes. Du point de vue du quai d'Orsay, l'Autriche vivait une période particulièrement difficile. Certes, le chancelier Dollfuss était en train de remplacer l'ordre démocratique par un régime fasciste, mais il défendait aussi l'indépendance de l'Autriche contre les forces politiques demandant l'Anschluss. De plus, le gouvernement du Reich avait empêché les voyages des citoyens allemands vers les

sites touristiques autrichiens, en taxant les passages frontaliers entre ces deux pays de 1000 marks. En essayant d'encourager les touristes français à venir en Autriche, le gouvernement autrichien avait lancé l'initiative auprès de la France pour supprimer réciproquement les visas d'entrée. En abandonnant le régime de visa, le ministère français voulait non seulement soutenir l'économie autrichienne, mais aussi redorer le blason de la France dans l'opinion publique autrichienne.

Tandis que les Autrichiens avaient, grâce aux intérêts de la politique étrangère de la France vis à vis de l'Autriche, un accès privilégié en France qui facilitait le déroulement du processus migratoire, des réserves de sécurité mais aussi le plus grand effectif avaient conduit l'administration française à lier la distribution des visas aux moyens de subsistance, afin de freiner l'immigration des allemands, jugés souvent indésirables, en France.

Les Ex-Autrichiens

Les 12 et 13 mars 1938, l'Autriche a été rattachée à l'Allemagne. Sur le plan du droit international, l'Autriche a cessé d'exister et les Autrichiens sont devenus des citoyens allemands. Mais malgré cela, la France restait fidèle à sa politique vis-à-vis de l'Autriche. Elle continuait à revendiquer une Autriche indépendante. Même pendant la « drôle de guerre », dans les négociations franco-britanniques sur les conditions de paix avec l'Allemagne, la réinstallation de l'Autriche indépendante restait une condition française majeure.

Dans le droit des étrangers, la France restait fidèle à cette revendication et continuait à gérer l'immigration autrichienne. Parmi les premières mesures envers les Autrichiens, figurait le rétablissement du régime de visa pour les ex-Autrichiens, 15 jours après l'Anschluss.

Le quai d'Orsay a instruit les ambassades en Autriche et en Europe Centrale de n'accorder que des visas de transit. Quelques mois plus tard, en juin 1938, le ministère de l'intérieur a été informé que 1.500 ressortissants (ex)autrichiens étaient arrivés en France depuis l'Anschluss, et que dans les consulats de Zürich et de Vienne quelque 5.500 demandes de visa étaient encore en cours de traitement. Mais en principe la France n'accordait plus de visas d'entrée.

Le 30 avril 1938, par circulaire N° 354, l'administration française a réformé profondément le régime des Autrichiens en France. Le résultat le plus important fut la création du statut des ex-Autrichiens, à laquelle appartenaient tous les réfugiés ayant été Autrichiens avant l'Anschluss. Ceux parmi les ex-Autrichiens qui réclamaient la nationalité allemande devaient en faire la requête. Jusqu'en 1939, l'administration française créait

Journée d'étude du 43^e congrès de l'Amicale Lille, 13-14 novembre 2010

continuellement des circulaires et des décrets d'application pour les ex-Autrichiens.

[...] Dans certaines régions, par exemple à Paris, et les régions autour de Marseille, Lyon et Nice, les ex-Autrichiens ne pouvaient plus résider. Pour accéder à d'autres départements il fallait un permis préfectoral. Enfin, il restait 11 départements qui demeuraient ouverts pour les ex-Autrichiens. Il paraît que l'administration française a essayé de conduire l'immigration autrichienne dans ces départements où il y avait encore besoin de main d'œuvre et où, du point de vue de la sécurité nationale, on ne risquait pas grand-chose.

Le circulaire N° 354, ne donne pas de réponse à la question de savoir si les immigrés ex-autrichiens jouissaient d'un meilleur régime que les immigrés allemands. Les historiens ne peuvent pas éclairer davantage cette question. En tout cas, en ce qui concerne l'internement administratif des ressortissants ennemis, la France procédait à l'arrestation aussi bien des citoyens allemands qu'à celle des ex-autrichiens. Mais quand bien même, dans l'enceinte des camps d'internement, l'administration française continuait à distinguer entre les internés ex-autrichiens et les internés allemands.

Conclusion

L'immigration autrichienne et allemande entre 1933 et août 1939 était soumise au droit français des étrangers. Au niveau législatif, ce droit traitait les immigrés de toute nationalité de façon égale. Au niveau administratif par contre, l'administration jouissait de grandes libertés dans l'interprétation et dans l'application des textes. C'est à ce niveau-là que se reflétaient non seulement les enjeux de la politique extérieure, mais aussi ceux de la politique intérieure. C'était au niveau administratif que l'administration française distinguait entre les immigrés de différentes nationalités : tandis que les immigrés allemands avaient, pour des raisons de sécurité nationale, besoin d'un visa d'entrée, accordé uniquement à ceux qui disposaient de moyens suffisants pour subvenir à leurs besoins, les intérêts de la politique extérieure conduisaient l'administration française à permettre aux Autrichiens l'entrée libre sur le territoire français entre août 1933 et mars 1938.

Après l'Anschluss, en mars 1938 la France restait fidèle à sa politique extérieure et continuait à organiser l'immigration en provenance de l'ancienne Autriche. On ne saurait dire si ce statut, attribué automatiquement aux immigrés de l'ancien territoire autrichien, leur était plus favorable. En tout cas, l'internement administratif en France à partir de septembre 1939 concernait aussi bien les immigrés ex-autrichiens qu'allemands.

Peter KUON
Institut d'Etudes romanes
Université de Salzburg

Mauthausen et camps annexes : le corpus des témoignages en langue française



Peter KUON, photo Amicale de Mauthausen

L'ensemble des témoignages qui ont été écrits, en langue française, par des survivants français, espagnols, belges, luxembourgeois, polonais, roumains du camp de concentration nazi de Mauthausen et de ses camps annexes est encore peu et mal connu. Dans ce qui suit, je présenterai et discuterai ce corpus¹, en soulignant son importance pour le travail de mémoire de Mauthausen en général et tout particulièrement pour celui de ses nombreux camps satellites.

Pour commencer, il faudrait s'entendre sur la notion de témoignage : au sens strict du terme, il s'agit de la déclaration orale ou écrite de quelqu'un qui a vu de ses propres yeux ou qui a vécu en personne des choses susceptibles d'établir la vérité d'un événement. Le terme couvre donc, à côté des témoignages oraux dont l'analyse demanderait des compétences qui ne sont pas les miennes, l'ensemble des textes que les survivants, de leur propre initiative, ont écrit sur leur expérience concentrationnaire. Le mot d'*expérience* est important : Michel de Boüard, par exemple, a écrit, dans la *Revue d'Histoire de la Deuxième Guerre Mondiale*, deux articles importants, l'un sur Mauthausen, en 1954, l'autre sur Gusen. Le premier est à considérer comme un témoignage, parce que De Boüard était détenu à Mauthausen, qu'il emploie de temps en temps la première personne et que

son langage dénote assez souvent l'indignation de celui qui a vécu les faits qu'il expose. Le second article, en revanche, n'en est pas un, parce que l'auteur, n'ayant pas été à Gusen, maintient, en faisant l'histoire du camp, la stricte neutralité d'un historien. Sans une présence minimale du témoin dans le texte même, on ne saurait parler de témoignage. D'où la difficulté de considérer comme témoignages certaines plaquettes de l'Amicale de Mauthausen sur les camps annexes (comme celle sur le Loibl-Pass par exemple), écrites à plusieurs mains et dans un style strictement objectif, de façon à ce qu'on n'y retrouve plus la trace d'un témoin³. En revanche, on garde dans le corpus les cas où le survivant, comme par exemple Raymond Chanel, s'est fait aider, dans son travail de rédaction, par une autre personne⁴, bien que cette aide devienne problématique lorsqu'elle est apportée par un professionnel de l'écriture qui risque d'embellir et de trahir le témoignage. Toutefois, du moment que le survivant met son nom sur la couverture, il prend en charge le résultat de cette collaboration. On trouve la même ambition de faire œuvre, de transformer le témoignage brut en texte littéraire, chez certains survivants qui réécrivent, eux-mêmes, leur expérience. C'est le cas de Gilbert Dreyfus-Debrise qui propose, en 1979, chez Plon, une version plus élaborée de *Cimetières sans tombeaux*, sous-titrée *Récit*, qui introduit des scènes pittoresques, des dialogues rapides, un langage plus cru, pour captiver le public⁵. Reste le problème délicat des témoignages par procuration qu'on prendra, bien sûr, en considération, tout en les laissant en marge du corpus. Claude Antoine, Jean-Marie de Bazelaire de Lesseux, Georges Waysand livrent la biographie d'un membre de leur famille, mort à Mauthausen⁶ ; Michèle Demarne et René Pottier rédigent des récits romancés sur Mauthausen, fondés, à ce qu'ils disent, sur des interviews avec tel ou tel rescapé⁷ ; Jo Vareille et Raymond Bertrand ainsi que Serge-Allain Rozenblum, non-déportés eux aussi, proposent la version romancée d'un épisode ou d'un périple concentrationnaire⁸ ; Jean-Michel Lambert, en racontant son voyage à Mauthausen en compagnie d'un ex-déporté, agit en véritable témoin du témoin⁹.

Au critère du témoignage, j'ajoute, pour délimiter mon corpus, un critère quantitatif : la longueur du texte. Sont exclus du corpus des textes de peu de pages, comme par exemple les témoignages publiés au fil des années dans le *Bulletin de l'Amicale*. Sauf exception, je ne prends en considération que des publications indépendantes, des tapuscrits non publiés d'une certaine envergure, des chapitres entiers d'une autobiographie, des recueils de poésie, des nouvelles ou des recueils de nouvelles.

À l'heure actuelle, le corpus consiste en 104 témoignages, écrits par 73 auteurs, qui nous parlent en langue française de Mauthausen et de ses camps annexes.

Mauthausen, camp central

Tous les déportés passaient nécessairement par le camp central avant de partir dans les camps annexes. Aussi trouvons-nous dans la grande majorité de nos textes le récit de l'arrivée à la gare de Mauthausen, de la marche forcée en haut de la colline, de l'apparition soudaine de la forteresse, de tout le *rite de passage* qui transformait l'homme en numéro, et du *dressage* des détenus pendant la quarantaine. Le mémorial de Mauthausen exploite encore trop peu la mine des témoignages pour montrer à quel point l'événement crucial de l'arrivée était différemment vécu et raconté par les déportés.

Il n'y a que huit auteurs qui ont passé une large partie de leur détention dans le camp central : deux Espagnols, Mariano Constante et Felipe Martinez-Robles, arrivés en 1941 et 1942 avec les transferts des Républicains espagnols des Stalags au camp de concentration ; deux Français, Jean Laffitte et Paul Tillard, arrivés fin mars-début avril 1943, qui partent un an après au camp d'Ebensee ; trois autres Français, arrivés plus tard, qui restent dans le camp, Michel de Boüard, Raymond Chanel, Pierre Daix et, enfin, un Luxembourgeois, Edmond Goergen. Les témoignages qu'ils nous ont laissés sont très variés. À Paul Tillard, journaliste et romancier dès avant la guerre, nous devons l'un des premiers témoignages français, *Mauthausen*, publié en 1945 aux Éditions Sociales, mais qui reprend un long reportage paru en août de la même année dans le quotidien communiste *Ce soir*¹⁰. Il s'agit d'un texte engagé, accompagné d'une série de photos, qui vise à informer le grand public sur les crimes des nazis et sur la résistance des déportés. Jean Laffitte, dans *Ceux qui vivent*, découvre son talent d'écrivain, en transposant son expérience dans un récit à la première personne, vivant et concret, truffé de discours directs et de dialogues. Il revient à la charge, en 1959, avec le roman de résistance et de déportation *Nous retournerons cueillir les jonquilles*, et, en 1983, avec *La pendaison*, reconstruction narrative, fortement romancée, de la pendaison spectaculaire de Hans Bonarewitz que l'auteur ne pouvait avoir vue de ses propres yeux¹¹. Avant Laffitte, Pierre Daix s'était lancé dans le genre romanesque. *La dernière forteresse* raconte l'histoire d'André, *alter ego* de l'auteur, et celle des déportés communistes français qui prenaient « la responsabilité de veiller au salut de tous »¹², sans égard à la nationalité ou à l'idéologie. Face à l'influence croissante du mouvement de résistance dans le camp, une opposition de droite sous la direction d'extrémistes yougoslaves et de prêtres polonais s'organise. Les conflits prennent alors une signification précise : nationalistes, fascistes, cléricaux, bourgeois contre l'internationale de l'antifascisme européen. En rétrospective, on se rend compte du tribut que payait cette construction narrative à l'idéologie de l'époque. Aussi

est-il vrai que Pierre Daix, dans ses textes mémorialistes, écrits au fil des années, n'a cessé de réviser sa réflexion sur la leçon de Mauthausen¹³. À l'exception du témoignage de Goergen, des dessins accompagnés de brefs textes¹⁴, et de celui de Chanel¹⁵, médecin détenu et résistant gaulliste, tous les textes sur le camp central appartiennent au courant communiste de la résistance antifasciste.

J'ajoute les témoignages des femmes de Ravensbrück, arrivées à Mauthausen le 7 mars 1945 après un voyage exténuant de quatre jours. Deux d'entre elles, Andrée François et Léa Douheret, repartent deux semaines après vers Bergen-Belsen où elles seront libérées. Celles qui restent à Mauthausen travailleront dans un *kommando* qui avait pour tâche de déblayer l'important nœud ferroviaire d'Amstetten, gravement touché par les bombardements alliés. Elles seront rapatriées le 22 avril 1945 par les camions de la Croix-Rouge suisse. Les rescapées de Ravensbrück se souviennent de l'arrivée à la gare de Mauthausen, de la marche en haut de la colline, des regards masculins qui pesaient sur leur nudité, de la catastrophe sanitaire dans le camp, du travail lourd et dangereux à Amstetten, des camarades tuées dans un nouveau bombardement, de la libération. Ces témoignages mériteraient un discours plus ample qui développerait les éléments d'une écriture féminine de la résistance, fondée sur des gestes d'amitié plus intimes que la solidarité des hommes. On constate le besoin immédiat de témoigner : sept d'entre elles publient leurs textes en 1945 ou 1946 ; une autre, Marie-José Chombart de Lauwe, appuie son texte, paru en 1998, sur des notes prises en 1945¹⁶. Parmi ces témoignages plus ou moins élaborés, mais en général vivants et subjectifs, se détachent les textes de Violette Maurice, son témoignage intitulé *N.N.*, ses nouvelles, ses poèmes, son autobiographie à quatre mains, tous d'une qualité humaine et littéraire exceptionnelle¹⁷. Il est grand temps de la découvrir comme une des grandes écrivaines de la déportation.

Gusen

Parmi les auteurs survivants qui ont passé la plus grande partie de leur détention à Gusen, trois sont des Républicains espagnols, arrivés dès 1941, un autre est Belge, déporté en mai 1942, les huit autres Français, dont Cayrol, Gavard, Choumoff, qui arrivent en avril 1943, Aldebert, Heim, Cognet, Courcier, au printemps 1943, et Denis un an après. Arrivés tard dans un camp déjà fonctionnant, les Français se trouvent, à Gusen, dans une situation assez difficile, puisque les postes administratifs et les *planques* ont déjà été pris par les Espagnols et les Polonais. En survolant leurs textes sur Gusen, on constate que la série des témoignages *classiques*, c'est-à-dire de récits à peu près chronolo-

giques d'une expérience à la fois individuelle et collective, ne commence qu'aux environs de 1989 avec *Cahier vert* non daté d'Henry Denis, se poursuivant avec les textes de Delgado, de Calatayud Tormo, de Cognet, de Courcier, de Brusson, de Marfil et de Gavard¹⁸. Aucun de ces textes, qui évoquent tous (ou presque) la figure charismatique du Père Jacques, ne fait autorité. Les autres textes sont atypiques : *Les assassinats nationaux-socialistes par gaz* de Choumoff sur les chambres à gaz, qu'on aurait tendance à classer parmi les travaux d'historiens si l'introduction ne le présentait pas comme témoignage¹⁹ ; *La sombre route* de Heim, qui rassemble quatre conférences d'une rare virulence anti-allemande²⁰ ; le *Chemin de croix en cinquante stations* de Bernard Aldebert, qui fait alterner des dessins très expressifs avec des textes descriptifs²¹ ; enfin, l'œuvre très variée de Jean Cayrol, autre grand auteur de la déportation complètement ignoré par la mémoire autrichienne. On sait que Cayrol a toujours refusé de revenir, après coup, par son écriture, dans le camp ; les quelques pages qu'il dédie en 1982, dans son autobiographie, à la période concentrationnaire, sont à ce propos assez éloquentes : « Je n'ai pas besoin de recommencer un topo sur ce système de déportation déjà archaïque. On a mieux fait depuis : rien ne vaut l'expérience dans la torture. Souvent, j'ai frôlé la mort, mais je ne m'en suis pas aperçu. Je fus roué de coups : on s'y habitue. Tous les matins, même avec moins trente degrés, je me lavais à grande eau. La propreté nous fait propriétaire de notre corps. Je voulais, malgré les travaux de la carrière, me présenter toujours comme un garçon bien élevé, soucieux de sa tenue. ON EST MORT POUR QUE JE VIVE. Je ne l'oublie pas, je n'oublie rien, pas même le pressentiment de mes rêves qui ravivaient nos courtes nuits dans l'odeur du crématoire. Depuis cette époque, je pense à un enfant juif, tremblant de fièvre, à qui j'avais donné un bout de pain. C'est pour lui que j'écris, que je m'évade par les mots, que je prends mon vol »²². Qu'on ne se trompe pas pour autant : l'expérience concentrationnaire est au cœur de l'œuvre cayrolienne. C'est en poète, qu'il fut dès avant la guerre, que Cayrol réagit au choc du camp, en écrivant, caché sous la table d'un atelier à Gusen, des poèmes qu'il perdra à la libération, retrouvera par les soins d'un Allemand anonyme et publiera, en 1997, sous le titre *Alerte aux ombres*. Un autre recueil, *Poèmes de la nuit et du brouillard*, paru en 1946, contient, en appendice, les émouvants chants funèbres à la mémoire de son frère Pierre, du Père Gruber et du Père Jacques. En changeant de registre, il écrit, en 1948, son véritable témoignage : l'essai sur les « rêves concentrationnaires », l'une des plus profondes réflexions sur le comportement humain dans la situation extrême du camp²³. Par la suite, il se détache de plus en plus d'une écriture archéologique du camp pour explorer le concentrationnaire qui infecte le présent, tel un bacille contagieux introduit dans nos sociétés par la figure de

Lazare, le mort vivant. À partir de *On vous parle*, couronné du prix Renaudot 1947, il met en scène, dans beaucoup de ses romans, les traumatismes des revenants qui ré-apprennent tant bien que mal à vivre parmi les humains.

Loibl-Pass

Le camp du Loibl-Pass – plus précisément, les deux camps, nord et sud – est évoqué dans les témoignages de cinq auteurs dont quatre arrivèrent, juste après l'ouverture du camp, en été 1943, Balsan, Chauvin, Lacaze le 23 juin, Charlet le 18 juillet, tandis que Breton ne les rejoint que neuf mois après. Pour des raisons que j'ignore, Chauvin dut quitter le Loibl-Pass pour entreprendre un périple qui le conduit à Auschwitz-Birkenau, Buchenwald et Leitmeritz. Nous devons à Gaston Charlet, Louis Balsan, Louis Breton et Jean-René Chauvin des témoignages *classiques*²⁴. Le plus circonstancié et, si l'on veut, fidèle est sans aucun doute le premier, *Karawanken*, de l'avocat Charlet. Par rapport aux textes précédents, *Le tunnel*, publié en 1978 par André Lacaze²⁵, l'un des rares textes traduits en allemand, fait l'effet d'une bombe : tollé à l'Amicale, succès auprès de la critique et du public (400.000 exemplaires vendus en quelques mois). Aux protestations de ses amis ex-déportés, Lacaze répond en brandissant un florilège de lettres que lui ont envoyées des lecteurs enthousiastes. Je n'en cite qu'une : « Comme vous avez raison de faire connaître au public, et ce sur le mode humoristique, ce qui s'est réellement passé, tout cru, comme si l'on y était »²⁶. En d'autres paroles, Lacaze, rédacteur en chef de *Paris-Match*, journaliste et écrivain affirmés, réussit une opération sur laquelle, dès 1953, Jean Cayrol avait lancé l'anathème : « Une bonne intrigue concentrationnaire, un bourreau-maison, quelques squelettes, une légère fumée de Krema au-dessus de tout cela et nous pouvons avoir le prochain best-seller qui fera frémir l'Ancien et le nouveau Monde »²⁷. *Le tunnel* est le seul best-seller de notre corpus. Au lieu de raconter l'histoire de sa propre déportation, Lacaze envoie ses lecteurs dans le camp du Loibl-Pass sur les traces d'un truand parisien, Paolo, qui s'impose par sa force et par sa gueule à ses camarades, mêmes aux résistants, ainsi qu'aux SS, au point de chiper à un officier SS sa petite amie slovène et de s'évader, grâce à elle, du camp. Tout ceci, bien écrit, plein d'humour et d'argot : un récit captivant qui donne à ses lecteurs l'impression de vivre le camp en direct, « tout cru comme si l'on y était ». En rétrospective, il faut reconnaître à Lacaze le mérite d'avoir attiré l'attention sur le fait que la population d'un camp de concentration ne comptait pas que des résistants et d'avoir prêté sa voix d'écrivain à l'un de ceux qui, après la guerre, choisirent le silence. En tant que romancier, il a, bien sûr, le droit d'inventer les personnages et les

intrigues qu'il fait évoluer dans une situation historique donnée. Le problème réside dans le fait que son récit, bon gré mal gré, invite à la lecture à clef : ni l'ex-déporté Georges Huret ne veut se reconnaître dans le truand Paolo, ni l'ex-partisane et mère de famille Jelena Vilman dans l'amante d'un SS²⁸. Il me paraît donc assez problématique que le seul texte français sur le Loibl-Pass traduit en allemand soit le récit, pour le moins, tendancieux, de Lacaze²⁹.

Melk

Onze auteurs de notre corpus écrivent sur Melk. Aux huit parmi eux qui sont arrivés le 23 avril 1944, trois jours après l'ouverture du camp, s'ajoutent plus tard Vinurel, Fonteneau et Guinchan en provenance d'Auschwitz. Exception faite de Lemordant et de Vinurel, ils seront tous évacués à la mi-avril 1945 vers le camp d'Ebensee. Malgré les horreurs qui se trouvent dans leurs témoignages, ils soulignent leur chance d'être débarqués à Melk. La particularité du camp tient au fait que ses premiers « occupants étaient pour les trois quarts des Français du même convoi partis ensemble de Compiègne le 6 avril ». Richard Thoumin s'étonne que les Allemands n'aient pas cherché « à briser systématiquement les liens qui avaient pu se nouer entre nous, amitiés d'autant plus précieuses que les conditions d'existence étaient plus précaires »³⁰. Puisqu'ils étaient les premiers et en majorité, les Français avaient tout de suite accès aux emplois dans l'administration et les divers services qu'ils réussirent à défendre, jusqu'à la fin, contre les convoitises des groupes venus plus tard, yougoslaves, grecs, russes, juifs polonais, juifs hongrois. L'analyse du corpus, constitué pour l'essentiel, par les textes de survivants du convoi du 23 avril 1944, révèle une anomalie par rapport à d'autres ensembles : la thèse de médecine, publié par Guy Lemordant, responsable du *Revier*, est un témoignage atypique³¹ ; les textes de Gille et de Thoumin, d'importants témoignages à l'état brut, n'ont jamais été publiés, celui de Lainé l'a été à frais d'auteur, sans passer par un éditeur³² ; le texte d'André Ulmann est un recueil de poésies³³ ; les deux textes de l'abbé Varnoux sont d'un côté une monographie descriptive du camp, de l'autre un témoignage hybride qui entrecroise la narration personnelle avec des extraits d'autres récits³⁴. Bref : le groupe de Melk, malgré son homogénéité, peine à trouver un récit qu'on puisse proposer aux éditeurs et au public. Ce n'est qu'en 1999 et 2005, respectivement, que Jean-Claude Dumoulin et Pierre Saint Macary publient des témoignages qui cherchent à transmettre au lecteur, par une écriture soignée, sous forme de tableaux et de réflexions brefs et incisifs, ce qui était l'expérience vécue de Melk³⁵. Ceci dit, la valeur des textes de Thoumin et de Lainé consiste justement dans la franchise avec laquelle ils expriment leur lutte solitaire pour la survie. On peut regretter que ni

les témoignages de Dumoulin et de Saint Macary ni les poèmes d'André Ulmann ne fassent partie de la mémoire autrichienne du camp de Melk.

Ebensee

Sept auteurs de notre corpus passent une grande partie de leur détention au camp d'Ebensee. Trois d'entre eux, Martinez-Robles, Laffitte, Tillard, y arrivent avec le même transport, le 9 mars 1944, les autres suivent jusqu'en été. Tous les sept sont des résistants, au sens fort du terme : Wetterwald, chef-fondateur du réseau gaulliste *Vengeance*, et Laffitte, secrétaire de la résistance communiste dans la zone occupée, sont les plus haut placés. On remarque pourtant que Delfieu, âgé de soixante ans, est tenu à l'écart de toutes les activités clandestines. Cette marginalité explique pourquoi son témoignage, publié en 1946, diffère des autres, en ce qu'il met à nu un *je* en plein désarroi, analysant avec lucidité son déclin vers l'état de *musulman*³⁶. Delfieu vit de son propre corps ce que Wetterwald observe avec empathie. La comparaison des témoignages laissés par les deux médecins-prisonniers français du camp, Wetterwald et Dreyfus-Debrise, est instructive : tandis que le premier, dans *Les morts inutiles*, en jetant un regard désabusé sur le comportement des bourreaux et des victimes, craint que les nazis n'aient réussi leur œuvre de déshumanisation³⁷, le second, dans *Cimetières sans tombeaux*, insiste sur la continuité de la lutte à l'extérieur et à l'intérieur du camp³⁸. C'est ce dernier point de vue, optimiste, qui prendra le dessus avec le témoignage détaillé, bien écrit, vivant, de Jean Laffitte, *Ceux qui vivent*, paru en 1947³⁹, sur lequel s'alignent les récits postérieurs, sauf un, *Le pain des temps maudits* de Paul Tillard. Le cas de Tillard est intéressant, parce qu'il publie, en 1953, un roman, *Les triomphants*, à mi-chemin entre roman à clefs et auto-fiction, qui oppose la résistance victorieuse des détenus, guidés par le Comité International, à l'hostilité ouverte des Américains libérateurs et assassins⁴⁰. *Les triomphants* prolonge et exagère, dans un climat de Guerre froide, le récit héroïque proposé par Laffitte. Avec son dernier témoignage⁴¹, Tillard, après son exclusion du PCF, s'approche de la position sceptique de Wetterwald, en problématisant, d'un point de vue strictement subjectif, le « pain maudit » de la solidarité. Parmi les textes sur Ebensee, nous disposons donc de deux grands textes méconnus et oubliés de la littérature concentrationnaire, *Les morts inutiles* et *Le pain des temps maudits*, et d'un texte curieux, celui de Delfieu, qui va à contre-courant de l'héroïsation de la résistance. À mon grand regret, ces textes, puisqu'ils ne sont pas traduits, ne font pas non plus partie de la mémoire autrichienne. Reste à mentionner que l'arrivée, à la mi-avril, des évacués de Melk ajoute au corpus d'Ebensee neuf témoignages qui décrivent la libération du camp⁴². Cet ensemble assez

consistant de seize textes m'a permis, il y a quelques années, d'étudier la différence entre une écriture héroïque et une écriture traumatique de l'expérience concentrationnaire⁴³.

Le temps réduit de la présente contribution ne me permet pas de m'arrêter sur les autres camps annexes qui ne sont représentés dans notre corpus que par peu de témoignages, tels que les camps de Vienne⁴⁴, de Steyr⁴⁵, de Hinterberg⁴⁶, de Linz⁴⁷, de Passau⁴⁸, de Redl-Zipf⁴⁹ et de Sankt Valentin⁵⁰. J'espère néanmoins avoir montré la variété de l'écriture testimoniale sur Mauthausen et ses camps annexes et l'intérêt qu'il y aurait à traduire les plus importants des textes de notre corpus afin de les intégrer dans la mémoire autrichienne.

Peter KUON

Notes

1 Tous les textes qui seront mentionnés ci-dessus ont été rassemblés dans les archives du groupe de recherches *KZ-memoria scripta* à l'université de Salzbourg. Les lecteurs de cet article sont priés de signaler à l'auteur toute erreur, lacune ou pièce manquante.

2 Michel de Bouard, « Mauthausen », *Revue d'Histoire de la Deuxième Guerre Mondiale*, juillet-sept. 1954, p. 39-80 et « Gusen », *Revue d'Histoire de la Deuxième Guerre mondiale*, janv. 1962, p. 46-70.

3 Jean Briquet, Jean Messer, Jean Rioux, Maurice, Robert Dufaut, *Mauthausen, Kommando du Loibl-Pass*, Paris, Amicale de Mauthausen, 1982.

4 Raymond Chanel, *Un médecin en enfer*, Propos recueillis par Michel Chrestien, Préface de Rémy, Paris, Librairie Académique Perrin, 1970.

5 Gilbert-Dreyfus, *Cimetières sans tombeaux. Récit*, Paris, Plon, 1979.

6 Claude Antoine, *L'angoisse de l'aube. L'odyssée de Maurice Antoine pendant la Seconde Guerre Mondiale*, Montmélian, La Fontaine de Siloé, 1996, Jean Marie de Bazelaire de Lesseux, *Deux serviteurs de la Vérité. De Lusse à Mauthausen et Dora. 1940-1945*, Paris, Copie Édition, 1994 et Georges Waysand, *Estoucha. Récit*, Paris, Denoël, 1997.

7 Michèle Demame, *La barque de Dante*, Préface du Général Leclerc, Paris, Rivade, 1946 et René Pottier, *Au seuil de l'Enfer*, Paris, Nouvelles Éditions Latines, 1946.

8 Jo Vareille, Raymond Bertrand, *S'évader! 1940 -1945*, Pantin, Éditions Naturellement, 1997 et Serge-Allain Rozenblum, *Les temps brisés. Les vies multiples d'un itinéraire juif de Pologne en France*, Paris, Éditions du Félin, 1992.

9 Jean-Michel Lambert, *Retour à Mauthausen. Récit*, Paris, Jean-Claude Gawsewitch Éditeur, 2005.

10 Paul Tillard, *Mauthausen*, Préface de Jean-Richard Bloch, Paris Éditions sociales, 1945.

11 Jean, Laffitte, *Ceux qui vivent*, Paris, Éditions Hier et Aujourd'hui, 1947, *Nous retournerons cueillir les jonquilles*, Paris, Éditions de la Farandole, 1959 et *La pendaison*, Préface de André Lacaze, Paris, Julliard, 1983.

12 Pierre Daix, *La dernière forteresse. Roman*, Paris, Éditions Français Réunis, 1950, p. 69.

13 Pierre Daix, *J'ai cru au matin*, Paris, Éd. Robert Laffont, 1976, *Tout mon temps*.

Révisions de ma mémoire, Paris, Fayard, 2001 et *Bréviaire de Mauthausen*, Paris, Gallimard, 2005.

14 Édmond Goergen, *Geôles sanglantes*, Dessins : Edmond Goergen, Texte : Christian Calmes, Préface de Pierre Frieden, Luxembourg, Édition « Letzeburger Bicherfrenn », 1948.

15 Voir ci-dessus, n° 4.

16 Odette Améry, Georges Martin-Champier, *Nuit et Brouillard* ('*Nacht und Nebel*'). Avec 2 croquis, Paris, Éditions Berger-Levrault, 1945, Constance Liégeois, *Calvaire de femmes*, Ciney, Imprimerie Marcia, 1945, Jane Ponsaint, *Je suis une condamnée à mort. Ravensbruck : 1942-1944. Mauthausen : 1945*, Préface par Henri Noël, Bruxelles, J.P.P.J., 1945, Suzanne Busson, *Dans les griffes nazies. Angers – Fresnes – Ravensbrück – Mauthausen*, Le Mans, Les Éditions Pierre Belon, 1946, Violette Maurice, *N.N. Nacht und Nebel. Nuit et brouillard*, Saint-Étienne, S.P.E.R., 1946, Renée Mirande-Thomas, *De Ravensbruck à Mauthausen*, Paris, 1946, Suzanne Wilborts, *Pour la France. Angers – La Santé – Fresnes – Ravensbrück – Mauthausen*, Paris, Charles Lavauzelle & Cie., 1946, Marie-Josée Chombart de Lauwe, *Toute une vie de résistance*, Paris, Éditions Graphéin – FNDIRP, 1998, Andrée François, « Nos prisons... nos camps. Souvenirs... Poèmes et Chansons », in : Pierre François (éd.), *Passeurs et déportés (N.N.). Un groupe de la Vallée de l'Orne (Lorraine) (1940-1945)*, Préface de Geneviève de Gaulle-Anthonioz, Pont-à-Mousson, Amicale de Mauthausen, 1990, p. 21-95, Léa Douhères, *Témoignage*, Cavillon, Imprimerie Mistral, 1993, Gisèle Guillemot, *(Entre parenthèses). De Colombelles (Calvados) à Mauthausen (Autriche) 1943-1945*, Préface de Jean Quellien, Postface de Thierry Feral, Paris, L'Harmattan, 2001.

17 *N.N. Nacht und Nebel. Nuit et brouillard*, Saint-Étienne, S.P.E.R., 1946, *Eaux mortes*, Sainte Geneviève-des-Bois, Maison Rhodanienne de Poésie, 1976, *Terre promise*, Sainte Geneviève-des-Bois, Maison Rhodanienne de Poésie, 1981, *Les murs éclatés*, Saint-Étienne, Action graphique, 1983, (avec Marielle Larriaga), *Les voix de la mémoire. Échos des camps de concentration*, Lyon, Éditions lyonnaises d'Art et d'Histoire, 1999.

18 Henry Denis, *Le cahier vert d'Henry Denis*, s.l. [Toulon], Auto-édition, s.d. [1989], Vincent Delgado, *Mémoires d'un déporté à Mauthausen*, Elne, L'air du temps éditions, 1991, Félix Calatayud Tormo, *C'était hier... Le chemin de l'Europe 1936-1948. Récit et témoignage*, Paris, Éditions La Bruyère, 1996, Bernard Cognet, *Mémoires de révoltes et d'espérance*, Préface de Pierre Sudreau, Saint-Jean-de-Braye, Imprimerie Nouvelle, 1997, Paul Brusson, *De mémoire vive. Avec la collaboration de Pierre Gilles*, Liège, Éditions du Céfal, 2003, Véronique Beau, Jacques Thouroude (éd.), *Moi, Jean Courcier, mes 20 ans, de la résistance à la déportation*, Rennes, Éditions Apogée, 2003, José Marvil, *J'ai survécu à l'enfer nazi. Aide-mémoire*, Paris, L'Harmattan et Jean Gavard, *Une jeunesse confisquée 1940-1945*, Avant-propos de Daniel Simon, Préface de Laurent Douzou, Paris, L'Harmattan, 2007.

19 Pierre Serge Choumoff, *Les assassinats nationaux-socialistes par gaz en territoire autrichien 1940-1945*, Wien, Bundesministerium für Inneres, 2000.

20 Roger Heim, *La sombre route*, Paris, Librairie José Corti, 1947.

21 Bernard Aldebert, *Chemin de croix en 50 stations. De Compiègne à Gusen II en passant par Buchenwald, Mauthausen, Gusen I*, Paris, F. Brouty, J. Fayard et Cie, 1946.

22 Jean Cayrol, *Il était une fois Jean Cayrol*, Paris, Seuil, p. 98.

23 Jean Cayrol, *Alerte aux ombres 1944-1945*, Paris, Seuil, 1996, *Poèmes de la nuit et du brouillard* suivis de *Larmes publiques*, Paris, Éditions Pierre Seghers, 1946, « Les rêves concentrationnaires », *Les Temps modernes*, no 36, 1948, p. 520-535, repris et élargi dans *Lazare parmi nous*, Boudry-Paris, La Baconnière-Seuil, 1950, p. 13-66.

24 Gaston C. Charlet, *Karawanken. Le baigneur dans la neige*. Avec un frontispice de Jacques Lamy, Limoges, Rougerie, 1955, Louis Balsan, *Le ver luisant*, Issoudun, Gaignault Éditeur, 1973, Louis Breton, *Mes baignes de la Loire au Danube*, Orléans, Auto-édition, 1986 et Jean-René Chauvin, *Un trotskiste dans l'enfer nazi : Mauthausen-Auschwitz-Buchenwald (1943-1945)*, Paris, Éditions Syllepse, 2006.

25 André Lacaze, *Le tunnel. Récit*, Paris, Éditions Julliard, 1978.

26 Voir le dossier Lacaze, conservé aux Archives de l'Amicale de Mauthausen.

27 Jean Cayrol, « Témoignage et littérature », *Esprit*, no 21, avril 1953, p. 575.

28 Voir le dossier Lacaze cité ci-dessus (n. 26).

29 Ajoutons au corpus du Loibl-Pass le témoignage par procuration de Jo Vareille et Raymond Bertrand (voir ci-dessus, n. 8), deux résistants non déportés, qui romancent en 1997 l'histoire vraie de l'évasion de Jean-Baptiste Chevalier.

30 Richard Thoumin, *Un pou, ta mort ! Souvenirs des années 1942-1947*, Paris, 1980 (typoscript), p. 76-77.

31 Guy Lemordant, *Pathologie concentrationnaire. K.L. Mauthausen A.K. Melk*, Strasbourg, Imprimerie des Dernières Nouvelles de Strasbourg, 1946.

32 René Gille, *Au-delà de l'inhumain*, s.l., 1948 (typoscript), Thoumin (voir ci-dessus, n. 30) et Roger Lainé, *Journal de Roger Lainé*, Ermont, Imprimerie RPS repro, 2003.

33 André Ulmann, *Poèmes du camp*, Paris, Julliard, 1969.

34 Jean-Baptiste Varnoux, *Monographie du Kommando de travail de Melk (Basse-Autriche)*, Paris, Amicale de Mauthausen, 1991 et *Clarté dans la nuit. La résistance de l'esprit. Journal d'un prêtre déporté*, Neuvic-Entier, Éditions de la Veytizou, 1995.

35 Jean-Claude Dumoulin, *Du côté des vainqueurs (Au crépuscule des crématoires)*, Paris, Éditions Tirésias, 1999 et Pierre Saint Macary, *Mauthausen, percer l'oubli*, Paris, L'Harmattan, 2004.

36 Maurice Delfieu, *Récits d'un revenant. Mauthausen – Ebensee (1944-1945)*, Illustrations de P. Rotgé, Paris, Publications de l'« Indicateur universel des P.T.T. », 1946.

37 François Wetterwald, *Les morts inutiles*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1946.

38 Gilbert Debrise [Dreyfus], *Cimetière sans tombeaux*, Préface d'Aragon, Paris, La Bibliothèque Française, 1945.

39 Voir ci-dessus, n° 11.

40 Paul Tillard, *Les triomphants. Roman*, Paris, Les Éditeurs Français Réunis, 1953.

41 Paul Tillard, *Le temps du pain maudit*, Paris, Éditions Julliard, 1965.

42 Thoumin, Gille, Lainé, Ulmann, Varnoux, Dumoulin, Saint Macary (voir ci-dessus, n. 31-35) ainsi que Homère Fonteneau, *Le long chemin... des Charentes à Mauthausen en passant par Buchenwald... et Auschwitz...* Aigre, Imprimerie Jean-Paul Louis, 1978, Maurice Jacobot, *De Jakubowicz à Jacobot. Mémoires d'un rescapé des camps de la mort. Auschwitz 38601*, Paris, Influences, 1994 et Georges Guinchan, *'Aide-toi, le ciel t'aidera'*, Besançon, Editions Plume & Pomme, 2000.

43 Peter Kuon, « Le jour de la libération : un événement dans les récits fictionnels (ou non) des anciens déportés », dans Pierre Glaudes, Helmut Meter (dir.), *Le Sens de l'événement dans la littérature française des XIX^e et XX^e siècles*, Frankfurt a. M., Peter Lang, 2007, p. 151-168.

44 Georges Loustaunau-Lacau, « *Chiens maudits* ». *Souvenirs d'un rescapé des bagnes hitlériens*, Dessins originaux de M. De Riquer, Pau, Éditions « La Spirale », 1945 et *Mémoires d'un Français rebelle 1914-48*, Paris, Robert Laffont, 1948, André Malavoy, *La mort attendra*, Préface de Jean-Marc Léger, Montréal, Les Éditions de l'Homme, 1961, Albert Morillon, *34577*, Rochefort-sur-mer, Imprimerie Lafayette, 1984, Marcel Beauclair, *Les fugitifs de l'enfer*, Paris, La pensée universelle, 1986 et Charles Fichter, *Entre parenthèses. Souvenirs 1939-1945*, Bar le duc, Saint-Paul France S.A., 1998.

45 Louis Buton, *Un vendéen résistant et déporté*, Introduction par Michel Gautier, La Crèche, Geste éditions, 2003 et Ignacy Fliegel, *Ma peau pile ou face*, Paris, Auto-édition, 1989.

46 Jean Germaine, *Mauthausen: Kommando de Hinterberg bei Peggau*, Paris, Amicale de Mauthausen, 1982.

47 Jean Degroote, *Prisons de la Gestapo et camps de concentration suivi de Mauthausen, des pierres qui parlent*, Paris, Amicale des Déportés et familles de Mauthausen, 1995.

48 Paul Colette, *J'ai tiré sur Laval*, Caen, Ozanne & Cie, 1946.

49 Paul et Etienne Le Caer, *K.L. Mauthausen. Les cicatrices de la mémoire*, Préface de Jean Gavard, Bayeux, Éditions Heimdal, 1996.

50 *Le singulier destin d'un enfant de Tamów*.

Journée d'étude du 43^e congrès de l'Amicale Lille, 13-14 novembre 2010

Waltraud NEUHAUSER
Comité Mauthausen de Steyr

Le travail de mémoire à Steyr

Je vous remercie de m'avoir invitée à ce congrès pour parler de notre travail de mémoire à Steyr, surtout au sein de notre comité Mauthausen de Steyr. Celui-ci a été fondé en 1988 lors de l'année de mémoire dont l'objectif était d'analyser et de rappeler l'Anschluss, le rattachement de l'Autriche à l'Allemagne nazie en mars 1938.

Nous sommes actuellement un petit groupe de onze personnes actives. On s'est chargé de garder la mémoire locale de la barbarie nazie pour en tirer des leçons pour l'avenir – espérons-le ! Le premier groupe ciblé est donc la jeune génération. C'est pourquoi nous projetons pour l'avenir de présenter ce passé sinistre de façon pédagogique moderne avec une exposition permanente dont je vous parlerai plus tard. La mémoire des victimes joue également un rôle très important.

C'est la raison pour laquelle nous faisons des recherches, nous interviewons les témoins et nous organisons des cérémonies dont la plus importante est celle de mai avec vous, chers amis. Nous y invitons la municipalité, les diverses associations et Amicales.

De temps en temps, des élèves des établissements scolaires participent à la cérémonie. Ces derniers temps, nous faisons chanter des chorales venant de différents établissements scolaires – une idée qui fait son chemin. Il y a quelques années, pour une exposition sur le passé nazi de Steyr, des élèves du centre de formation professionnelle ont réalisé des totems dédiés aux déportés, et ils les ont installés sur la pelouse lors des cérémonies passées.

En 1995, à l'occasion du 50^e anniversaire de la libération, le comité a organisé une grande manifestation à l'église paroissiale de Steyr-Münichholz où le requiem de Gabriel Fauré a été exécuté par le « Collegium Vocale ». En plus, on a projeté sur le mur les noms des victimes connues du kommando de Steyr-Münichholz. Celles-ci étaient en plus représentées de façon symbolique par des petites bougies dans des petites pierres de granit. Vous, chers amis, étiez parmi les invités.

Il y a des signalétiques routières qui indiquent la direction de la stèle. Celle-ci se situe au bord de la route et marque le souvenir des victimes françaises et espagnoles du camp annexe de Mauthausen. Elle a été érigée sur l'ancien site du camp par l'Amicale française de Mauthausen dans les années 50. Elle porte deux inscriptions en français et en espagnol, traduites également en allemand.

« Aux Français victimes de la barbarie nazie morts pour la liberté et la paix du monde. »

« A los Republicanos españoles caídos por la libertad »

Historique du camp

Ce kommando de Steyr-Münichholz date officiellement du 14 mars 1942 mais dès l'automne 1941 des détenus du camp central, pour la plupart des Espagnols, sont envoyés quotidiennement à Steyr pour participer à des travaux de construction aux usines de Steyr-Daimler-Puch. A partir de janvier 1942, environ 300 détenus en majorité Espagnols ont construit les baraques du kommando de Steyr-Münichholz. A la suite de l'ouverture du camp, de nombreux détenus sont employés à la production de moteurs d'avions, de carabines et de mitrailleuses, de roulements à bille, mais aussi à la création de routes, d'abris aériens, de tranchées et de bassins. A partir de 1944, à cause des bombardements, les détenus sont forcés de faire des travaux de déblaiement. Le kommando de Steyr-Münichholz est le premier dont la fonction est de fournir des travailleurs pour l'industrie d'armement.

En 1938, la firme Steyr-Daimler-Puch est la plus grande entreprise autrichienne pour la production d'automobiles et d'armement. Après l'Anschluss, cette entreprise devient une filiale de l'énorme groupe SS contrôlé par le chef SS Göring et dénommé « Les usines du Reich Hermann Göring » (« Hermann Göring Werke »).

Avec la guerre, Steyr-Daimler-Puch devient une très grande entreprise d'armement et on a besoin de nombreux ouvriers (on compte 50.000 en 1944) parmi lesquels on trouve de nombreux travailleurs forcés étrangers qui viennent de l'Est (les Ostarbeiter), d'Italie, d'Espagne et également de France (STO : dont on compte environ 2.500 hommes en 1944).

L'entreprise SDP s'agrandit en créant des emplacements (comme celui de St. Valentin et celui de Graz Thondorf) et des ateliers à travers le III^e Reich, soit à Gusen, à Ebensee, à Radom en Pologne, au ghetto de Varsovie et encore d'autres. Les détenus du kommando de Steyr-Münichholz viennent majoritairement d'Espagne, de France, de Pologne, d'Italie, de Grèce, de Russie, de Tchécoslovaquie, mais également d'autres pays.

Les effectifs du kommando sont en moyenne de 1.000 à 2.000 personnes. Vers la fin de la guerre, en avril 1945, ce chiffre monte en flèche et passe à plus de 3.000 personnes par suite des marches d'évacuation à partir du kommando de Wiener Neustadt dont plusieurs passaient par Steyr. Malheureusement, il n'y a guère de photos du kommando.

Heureusement, une jeune femme, Mme Pack, est en train de faire des recherches sur le camp annexe de

Steyr-Münichholz pour rédiger sa thèse à l'université de Vienne.

La nourriture, les vêtements, les soins médicaux insuffisants, le travail exténuant dans les intempéries, par des températures glaciales, font des ravages. Les bombardements de février et d'avril 1944 qui visent à la destruction des usines d'armement de Steyr-Daimler-Puch font également des victimes parmi les détenus du kommando.

La dernière baraque

Malheureusement il n'existe plus de vestiges des baraquements, car la dernière baraque qui servait de cantine à l'époque a été détruite par le propriétaire en 1993 de crainte qu'elle ne soit classée monument historique. Ce fait a provoqué un scandale qui a été largement discuté dans la presse locale. Après la guerre, le camp est littéralement tombé dans l'oubli suite à la mauvaise conscience et au besoin de refouler ce passé sinistre de la part de la population. Mais il faut dire que les rues du quartier Münichholz portent les noms des résistants assassinés et majoritairement communistes, à la suite d'une initiative de conseillers municipaux communistes de l'époque.

Nos activités et projets

Depuis 1988 nous avons réalisé de nombreux projets, tels que la création et la mise en place de 13 plaques et stèles commémoratives.

Trois stèles rappellent les victimes handicapées assassinées à Hartheim. Elles ont été conçues et réalisées par une élève d'un établissement technologique à Steyr, lauréate d'un concours scolaire et elles se trouvent à l'entrée du cimetière de Garsten, le village voisin de Steyr.

Une plaque rappelle le kommando de Ternberg. Une autre rappelle l'ancienne synagogue de Steyr.

Un autre grand projet fut la **rénovation du cimetière juif** par un groupe de jeunes venus de différents pays européens en 1990. Comme les tombes sont très anciennes et risquent de tomber et de se casser, il faut des travaux de rénovation tous les ans.

Il y a plus de 10 ans, le comité a initié et créé en coopération étroite avec le musée de la mémoire ouvrière de la ville, un **centre pédagogique d'études et de recherches**, la « Zeitwerkstatt », qui n'existe malheureusement plus car il a dû céder à la construction d'un immeuble pour la « Fachhochschule », un institut universitaire technologique situé près du musée de la mémoire ouvrière de la ville. Pour inaugurer ce centre

pédagogique en mai 1998, nous avons invité votre Amicale.

M. Daniel Velu, un ancien de Steyr, nous a remis quelques objets du camp dont nous sommes très heureux et fiers. On va les exposer dans l'exposition permanente sur l'époque nazie à Steyr.

En 1992, à l'occasion de la présentation de notre ouvrage sur les Juifs de Steyr, nous avons demandé à la municipalité de Steyr d'**inviter les anciens citoyens juifs**. Ceci a provoqué un scandale, la municipalité ne voulant pas financer leur séjour, craignant de ne pas avoir le consentement de la population. C'était l'époque où lors des élections communales précédentes, le parti majoritaire (le parti social-démocrate) avait perdu beaucoup de voix au profit du parti d'extrême droite FPÖ. Malgré le refus de la municipalité, on a réussi à réaliser cette invitation grâce au soutien financier d'un grand nombre d'habitants de Steyr et des environs.

C'est vrai que pour réaliser certains projets, il faut beaucoup de persévérance, comme le prouve l'exemple suivant. Depuis la mort du dernier Juif de Steyr, M. Friedrich Uprimny, en 1992, le comité avait envisagé de lui consacrer le nom d'une rue pour lui rendre hommage. La confrontation avec la municipalité a duré 8 ans, mais en fin de compte elle a été couronnée de succès, puisqu'en 2000 la plaque de rue du nom « Friedrich-Uprimny-Stiege » a été réalisée.

Le comité s'est chargé également de faire des recherches sur l'époque nazie. Alors on a publié **plusieurs livres** depuis 1993, dont un sur l'histoire des Juifs de Steyr (2e édition complétée en 1998). En 1998, le livre sur les réfugiés de Steyr (en provenance de et en destination de Steyr) a paru. En 2006 nous avons publié le livre sur l'époque nazie de Garsten, un village voisin de Steyr et en 2008 a paru la documentation sur notre travail de mémoire.

On a fait produire **une vidéo** sur le kommando de Steyr-Münichholz en 2001. Dans cette vidéo des anciens déportés français et espagnols parlent des horribles conditions de vie et de travail dans le camp de Steyr-Münichholz

Heureusement, nous avons reçu également quelques témoignages écrits, surtout de la part des anciens déportés, dont je citerai seulement quelques-uns : M. Julien Réminiac qui nous a donné ses souvenirs écrits, José Borrás avec son livre « Histoire de Mauthausen ». Ces derniers temps, grâce à Patrice Lafaurie, nous avons reçu un témoignage sur Steyr, extrait du livre de Louis Buton : « Un Vendéen, résistant et déporté ». Auparavant, nous avons aussi pu connaître le livre de Christian Bernadac : « Les jours sans fin. »

Journée d'étude du 43^e congrès de l'Amicale Lille, 13-14 novembre 2010

Le comité a également créé un **site Web** que vous pouvez consulter : <http://www.mkoe-steyr.net/>

Le comité propose également des **visites guidées** sur les traces des Juifs de Steyr à travers la ville et au cimetière de Steyr pour des personnes intéressées mais surtout pour les étudiants des différents établissements scolaires de Steyr.

Tous les étés, le président du comité, Karl Ramsmaier, et moi, sommes invités à faire une excursion sur le même sujet avec les enfants de l'université d'enfants qui se tient à Steyr.

De temps en temps, des gens qui viennent de différents pays nous demandent de leur montrer les tombes de leurs proches qui sont enterrés sur le cimetière juif de Steyr.

Depuis 1988 de **nombreuses manifestations** ont eu lieu, spectacles, débats avec des témoins, conférences, concerts, expositions et autres.

Avec le temps, notre action nous a valu des **distinctions** : on nous a décerné plusieurs prix, dont le prix de solidarité de l'Eglise catholique, le prix du parti écologiste et d'autres encore.

Notre projet actuel est celui de la « **galerie de mémoire** » pour laquelle il existe déjà le plan détaillé de l'architecte.

Le site prévu est un ancien abri aérien dans un tunnel souterrain qui a été creusé par des détenus du kommando de Steyr-Münichholz à l'époque nazie. Nous comptons y installer une exposition permanente sur le passé nazi de la ville : sur l'industrie d'armement aux usines de Steyr-Daimler-Puch, le camp annexe de Steyr-Münichholz, le travail forcé, et d'autres thèmes de cette époque. Vu les coûts énormes (à savoir € 260.000,—) il fallait trouver des sponsors publics et privés pour financer ce grand projet. Heureusement les subventions sont déjà assurées en grande partie. C'est pourquoi nous sommes optimistes pour la réalisation dans un proche avenir. La première cible de cette exposition, ce sont les jeunes, surtout les étudiants des établissements scolaires. Pour réaliser ce projet, nous coopérons avec le musée de la mémoire ouvrière de la ville, qui est situé tout près de l'endroit en question et qui se chargera d'encadrer et d'informer les jeunes par le biais d'un programme pédagogique moderne.

Il ne me reste qu'à vous remercier de tout mon cœur de votre soutien et de votre coopération, de vos témoignages, de vos voyages de souvenir en Autriche, de votre travail de mémoire inlassable et de votre amitié et fidélité.

Cher Daniel, chers amis, merci pour tout ce que vous faites pour garder la mémoire de cette époque inhumaine, merci de témoigner, de rendre hommage aux victimes, d'informer et d'enseigner les jeunes et d'être toujours vigilants – une tâche si importante face aux tendances et activités actuelles d'extrême droite et des néo-nazis au sens propre du terme dans bien des pays européens.

Soyez assurés que nous continuons également notre travail de mémoire de façon engagée et opiniâtre. Alors, notre mission commune est de lutter ensemble pour une société plus humaine dans laquelle la dignité et les droits de l'homme sont des valeurs primordiales.

Waltraud NEUHAUSER

Martha GAMMER

Comité du Mémorial de Gusen

« **Les camps de Gusen n'existent pas dans la mémoire autrichienne** »

Il y a seize ans, je me suis lancée dans les recherches sur Gusen avec un groupe de mes élèves et d'autres personnes. Le travail sur le « camp oublié » de Gusen m'a occupée de plus en plus. Beaucoup de publications ont paru localement et enfin le livre sur Bergkristall. Peut-on pour autant parler d'un grand succès ? Les derniers bâtiments de Gusen sont aujourd'hui en danger : ces publications n'ont donc eu que peu d'effets positifs.

Comment tout cela a-t-il commencé ?

Mes élèves racontaient leurs aventures « dans les caves », « derrière le lac dans les caves ». C'est comme ça que les choses ont commencé. Rudolf Haunschmied était le plus intéressé. Il a commencé à faire des interviews et à trouver des vestiges. Qui connaissait les camps de Gusen en Autriche ? Personne. Après un reportage de télévision, à Vienne on disait : « Où est Gusen ? »

Notre groupe a protesté vivement contre la menace de destruction de Bergkristall, un réseau de tunnels souterrains à St.Georgen. La presse autrichienne y a réagi par des reportages. Il fallut tout expliquer avec une maquette.

Pour la cérémonie internationale de 1995, un menuisier local avait préparé une maquette de Bergkristall et du chemin de fer entre Gusen et les tunnels de St. Georges pour montrer la situation en 1944. Cette maquette n'est pas dans le petit musée à Gusen : l'administration de



Martha GAMMER et Waltraud NEUHAUSER (à droite),
photo Amicale de Mauthausen

Mauthausen ne veut pas de cette présentation de la vérité : l'extermination en masse à Gusen II.

Depuis 1995, les cérémonies annuelles ont sollicité des témoignages de survivants: d'abord les informations précises de Pierre Serge Choumoff, puis les récits des détenus slovènes en 1996, les récits des survivants de Gusen II en 1997 avec un survivant autrichien aussi, les témoignages polonais en 1998, suivis par les Italiens. Ce furent beaucoup d'informations pour nous inciter à continuer.

Le groupe a commencé à publier ces récits dans les magazines spécialisés. Le livre de Bernard-Aldebert sur Gusen, publié en deux langues, était très intéressant pour la population locale : le tabou, le secret de Bergkristall y était dévoilé ! Les notes secrètes prises par un maître d'école local étaient donc vraies ! Les historiens autrichiens considéraient comme des chimères les récits locaux et prétendaient que les photos aériennes américaines avaient été prises au-dessus d'autres camps. On soutenait que « ces grands camps, ce ne pouvait être Gusen ».

On a changé d'avis depuis quelques années. Mais jusqu'à présent, il manque des recherches universitaires. Il y a des publications scientifiques sur Gusen en Pologne, mais les historiens autrichiens ne les ont pas lues.

Le plus grand problème est que les camps de Gusen n'existent pas dans la mémoire autrichienne. Il n'y a que

Mauthausen, qui est le « Mémorial de la résistance internationale, en particulier de la résistance autrichienne, encore plus particulièrement de la résistance communiste. » Durant l'occupation soviétique (de 1945 à 1955), cette représentation a prévalu.

Gusen I, II, III (à Lungitz, à 5km au nord) : les camps des étrangers, des prêtres, des Polonais, des Espagnols et des Russes, des Slovènes, des Italiens, des Français et des juifs déportés des pays européens, les trois camps de Gusen ont été oubliés après la guerre.

Mais les trois camps de Gusen ont existé, Marsalek a écrit un petit cahier sur Gusen, et c'est tout. Les survivants autrichiens répondaient aux questions de notre groupe : « Ne faites pas grand-chose sur Gusen. C'était un camp annexe. On ne veut pas en parler ».

L'Ambassadrice de Pologne a fait beaucoup pour l'installation d'un petit musée à Gusen. Elle a rassemblé des fonds en provenance de Pologne, elle a gagné à cette cause des hommes politiques polonais et autrichiens. Ce petit musée a été ouvert en 2004. Nous pensons que la documentation qu'il présente est insuffisante. Et pourquoi la République de Pologne... ?

Les premières années de Gusen, avant l'arrivée des Français.

En mars 1938, dès l'occupation par l'armée hitlérienne, la plupart des personnalités officielles et les opposants à Hitler ont été arrêtés et déportés à Dachau et Sachsenhausen, les hommes juifs à Buchenwald. Les nazis ont décidé de construire un camp de concentration en Autriche. Ils ont acheté du terrain à Gusen pour presque rien, ils sont devenus locataires de la carrière de Gusen (appartenant à la société Poschacher) et ils ont occupé la carrière de la famille Dirnberger (un agriculteur local) et ils ont signé un bail avec la Ville de Vienne sur celle de Mauthausen, Wienergraben. En 1943, Poschacher a été exproprié de Gusen. Wienergraben est restée la possession de la Municipalité de Vienne jusqu'en septembre 1944, date à laquelle l'entreprise SS DEST l'a achetée, avec le terrain alentour.

Les familles résidant autour du camp de Gusen ont été forcées de quitter leurs fermes en 1940 et 1941. Les nazis ne voulaient pas de témoins, et les bâtiments des fermes ont été réquisitionnés pour le logement des SS. Les champs sur lesquels fut créé le camp de Gusen II ont été occupés sans contrat en 1944.

Les premiers détenus travaillaient à Gusen et à Mauthausen, mais ils habitaient à Mauthausen dans des baraques dans la carrière de Wienergraben.

Le camp de Mauthausen, fondé le 8 août 1938, comprenait les carrières de Gusen et de Mauthausen-Wienergraben. Les kommandos de travail faisaient le trajet à pied de Mauthausen à Gusen chaque jour.

En 1939, après l'occupation nazie de la Pologne, de nombreux intellectuels polonais sont arrivés à Gusen : six cents professeurs des universités polonaises et des lycées, un millier d'étudiants des écoles supérieures, trois cent quatre vingt-six prêtres polonais et d'autres prêtres autrichiens en provenance de Dachau sont arrivés à Gusen. Ils ont construit le camp de Gusen I en 1939-1940. Himmler, le chef des SS, voulait exterminer les intellectuels polonais, et cette action définit la première phase de Gusen. Ils ont été tués dans la carrière, par le travail, dans les blocks par des houes, dans un grand bassin – une spécialité d'un SS nommé « le Bademeister Jentsch » (le Maître du bassin Jentsch).

Arrêté en 1967, Jentsch a été traduit devant la justice allemande à Cologne. J'ai vu les dossiers. Les juges discutaient de Gusen : «Est-ce que c'était un grand camp ? Quel en était le périmètre ?... Alors, c'est un petit camp annexe de Mauthausen. C'était impossible de tuer autant de Polonais dans un camp si petit ».

Les prêtres autrichiens et polonais et les autres Polonais travaillaient dans une sablière à St. Georgen ; la population locale pouvait les y entendre chanter. Ils chantaient des cantiques, ce qui était interdit ; ils chantaient quand même. On transportait ceux qui étaient trop affaiblis à Hartheim, et on transportait les morts au crématoire de Steyr. Les prêtres survivants sont retournés à Dachau en 1942. Le crématoire de Gusen a été installé en janvier 1941, avant le crématoire de Mauthausen (octobre 1941).

Les grands transports des sept mille Espagnols sont arrivés d'août à décembre 1940, et la plupart d'entre eux sont morts à Gusen. Un camion aménagé pour y gazer des détenus circulait de Gusen à Mauthausen et retour. D'autres convois de Polonais sont arrivés, et huit cents prisonniers de guerre soviétiques en octobre 1941. Les blocks 15 et 16, entourés de barbelés, constituaient « le camp spécial des prisonniers de guerre ». Gusen prit de l'ampleur. Himmler y fit une visite en 1941, et donna l'ordre de construction d'un bordell. Les 164 prisonniers soviétique, qui ont survécu jusqu'en mars 1942 sont gazés le 2 mars 1942 au block 16. « Il faut en finir avec les poux et les punaises », dit le commandant Chmielewski. C'était le tout premier gazage au Zyklon B, avant son utilisation en masse à Auschwitz. Peut-être comprenez-vous pourquoi Marsalek et les historiens autrichiens ne voulaient pas parler de Gusen à l'époque de l'occupation soviétique.

Les résistants slovènes formaient un autre groupe important à Gusen en 1941 et 1942 : une résistance de paysans, bien avant celle de l'armée de Tito ! Les nazis voulaient faire de la Slovénie un territoire allemand : la population slovène a été déportée vers le sud, en Serbie. Les jeunes résistants ont été déportés à Gusen, d'autres ont été assassinés sur place.

La carrière de Gusen faisait 100 ou 150 victimes par jour durant l'hiver 1941-1942. La construction du concasseur, du chemin de fer et de la route menant à Linz a coûté la vie à beaucoup d'autres. Les premiers Juifs en provenance des Pays-Bas, qui sont arrivés ensuite, ont été tués très cruellement dans la carrière par des tortures terribles, sans avoir été immatriculés. A Gusen, aucun des Hollandais n'a survécu, ni les Juifs, ni les autres.

A partir de 1943, le travail se fait moins dur et moins mortifère : priorité à la production d'armements dans les hangars industriels. Les Polonais et les Espagnols ont été forcés de réaliser les travaux de terrassement, de construire des hangars et creuser des galeries souterraines dans les collines derrière le camp de Gusen. C'est la période où arrivent les premiers Français. Ils travaillent à la carrière aussi, mais ils beaucoup travaillent dans les hangars, à l'abri. Ils y produisaient les fusils de la firme Steyr, le Stg 44, une arme automatique. Les détenus slaves - « race inférieure » selon les nazis – ne travaillaient pas dans les hangars avant septembre 1944.

Après la « moins mauvaise période » de 1943, qui offrait une chance de survivre, sauf aux malheureux qui travaillaient dans les carrières tous les jours, l'année 1944 a commencé par la construction du camp de Gusen II, destiné au travail souterrain à St. Georges, pour la production secrète d'armements, en particulier des premiers avions à réaction, le « Me 262 ». En février et en mars 44, furent creusées les premières galeries, par des Polonais et des Russes qui furent fusillés ensuite pour ne pas en porter témoignage.

Fin mai, les premiers transports d'Auschwitz sont arrivés, en même temps que des milliers de Juifs en provenance de la Slovaquie orientale, puis les Juifs de Roumanie occidentale occupée par les Hongrois. L'été 1944, arrivent de grands transports de Résistants français et de juifs polonais en provenance des camps de Radom et de Plasow. En septembre, les résistants de Varsovie sont déportés à Gusen II, suivis par des transports en provenance de tous les camps de l'Est.

Le total des effectifs de Gusen I et Gusen II était de vingt-cinq mille détenus de décembre 1944 à février 1945. Ils produisaient des armements, les 987 avions à réaction sortis des galeries souterraines de Bergkristall à St Georgen, des avions classiques Me109 et, dans les ateliers de la firme Steyr à Gusen I, des fusils.

La plupart des Polonais, ainsi que des civils russes et les détenus slovènes travaillaient encore aux carrières vers la fin. Les chiffres sont éloquentes : le système de Mauthausen, tous kommandos inclus, a fait 122.000 victimes, dont 44.000 (on a dit longtemps 37.000) sont morts à Gusen. Soit un tiers.

Il faut ajouter les 900 malades de Gusen contraints à la marche de la mort vers le « camp sanitaire » de Mauthausen en mars 1945 ; et les 8.000 Juifs de Gusen, forcés de marcher jusqu'à Gunskirchen en avril 1945. Il faut ajouter les groupes d'enfants juifs tués à Gusen, dont le nombre est inconnu, mais les femmes, localement, ont témoigné de l'importance de ces groupes. Ajouter encore les Juives hongroises, hors d'état de travailler et les enfants juifs hongrois rassemblés à Gusen derrière le camp de Gusen II. Les détenus ukrainiens ont parlé des cadavres de femmes transportées vers Marbach chaque jour – où il y avait une fosse, derrière le camp central de Mauthausen. Un ancien apprenti local, qui travaillait à Gusen au « Steinmetzhalle » (bâtiment des tailleurs de pierre) nous a dit et a écrit que des femmes ont été fusillées en masse derrière la ferme de Kastenhof, une place spéciale pour ces actions secrètes.

Tels sont les faits qui sont sur nos épaules, qui pèsent lourd, et dont la plupart des Autrichiens ne veulent pas se rendre compte.

Merci à vous, pour votre témoignage chaque année à Gusen ! Merci pour la fidélité des Français !

Martha GAMMER

Peter GSTETTNER
Comité Mauthausen Klagenfurt

Le long chemin vers un mémorial de l'ancien camp annexe de Mauthausen Loibl-Nord (Carinthie / Autriche)

L'histoire du camp annexe de Mauthausen sur le col de Loibl / Ljubelj

Le camp annexe de Mauthausen sur le col du Loibl a été installé en 1943. Les détenus y ont été répartis sur deux camps : le camp sud (aujourd'hui en Slovénie), où les premiers déportés arrivent en juin 1943 et le camp nord (en Carinthie) qui a été ouvert en automne 1943.

Les déportés étaient affectés à la construction d'un tunnel routier de 1.540m perçant le col du Loibl. La plupart des détenus étaient d'origine française, mais il y avait aussi des détenus polonais, russes et yougoslaves. Entre 1943 et 1945, il y avait environ 1.650 détenus dans les deux camps. En août 1944, on a enregistré l'effectif le plus élevé de déportés (environ 1.300).

Dans le camp nord, à 1.000 mètres d'altitudes, les conditions climatiques étaient extrêmement dures et les kapos et les gardiens exerçaient une violence particulièrement féroce sur les détenus.



Peter GSTETTNER, photo Amicale de Mauthausen

Le coup de bêche pour la construction du camp a eu lieu le 4 décembre 1943, sous la présence de quelques Führer de la SS et du Gauleiter de la Carinthie. Déjà un an plus tard, en décembre 1944, un premier camion militaire traversait le tunnel qui n'était pas encore achevé. Pendant l'existence du camp, 29 tentatives d'évasion ont été enregistrées, dont 22 ont réussi, grâce à l'aide des partisans et de la population locale. C'est le plus grand nombre d'évasions dans un camp annexe de Mauthausen. Jusqu'à aujourd'hui, 36 déportés ayant trouvé la mort directement au camp annexe n'ont pas pu être identifiés. Leurs corps ont été brûlés dans des fours crématoires provisoires, installés sur les emplacements des camps nord et sud. Entre 500 et 600 déportés affaiblis et malades ont été transférés au camp central à Mauthausen, pour y être tués dans la plupart des cas. D'autres ont été transférés au camp d'Auschwitz.

Après la libération du camp annexe, le 8 mai 1945, trois déportés sont morts des suites des conditions de leur détention.

Face aux bombardements des alliés et face aux attaques des partisans à la mi-avril 1945, le camp nord a été abandonné et les détenus ont été transférés au camp sud. Le 7 mai 1945, ont commencé les marches de la mort. Tous les détenus qui en étaient encore valides ont été chassés vers la Carinthie. Seule exception, les détenus yougoslaves qui avait été „libérés“ par petit groupes. Les malades ont été abandonnés au camp où ils ont été libérés le 8 mai 1945 par des partisans. En 1947, deux hauts responsables du camp ont été condamnés à mort par un tribunal militaire des Alliés.

D'autres responsables ont été condamnés à de longues peines d'emprisonnement, mais tous ont été remis en liberté avant d'avoir purgé la totalité de leur peine. Même le médecin SS du camp, le Docteur Sigbert Ramsauer qui avait été condamné à perpétuité, a été libéré le 2 avril 1945 et pouvait reprendre son métier de médecin à Klagenfurt. La plupart des responsables n'ont pas été poursuivis par la justice.

Jusqu'en 1995, l'histoire du camp nord ne faisait pas l'objet de discussions publiques en Carinthie. Pourquoi ? C'était le seul camp annexe de Mauthausen où les alliés n'avaient pas assisté à la libération. Les détenus du Loibl qui, dans le cadre de la marche de l'évacuation, avaient été chassés à travers le vallon de Loibl en direction de Klagenfurt ont été libérés à Rosental par la résistance slovène, c'est à dire par les partisans de Tito. Après 1945, on considérait ces partisans de Tito comme « une bande d'invasisseurs étrangers ». Les alliés, par contre, étaient considérés comme ceux qui avaient libéré la Carinthie des partisans de Tito. Et en effet, c'était la force d'occupation britannique qui avait forcé la retraite des partisans yougoslaves.

La résistance des partisans restait mal vue en Carinthie. Après les procès organisés par les alliés contre les criminels de guerre à Klagenfurt en 1947, l'histoire du camp du Loibl-nord restait un trou noir dans la mémoire collective en Carinthie. Toute responsabilité et tout sentiment de culpabilité étaient totalement refoulés. Le refoulement du passé nazi concernait aussi d'autres événements historiques. On a négligé le procès contre l'ancien Gauleiter SS Friedrich Rainer en 1947 qui avait été condamné à mort par le tribunal militaire yougoslave à Ljubljana pour de nombreux crimes de guerre. En Carinthie, ce procès est toujours considéré comme procès à spectacle des vainqueurs.

Les principales étapes vers le mémorial du Loibl

Pendant la période du communisme yougoslave, dans les années cinquante, l'ancien camp annexe de Loibl sud est devenu un mémorial national. En Carinthie par contre, on a laissé le passé concentrationnaire tomber dans l'oubli. Jusqu'à nos jours, la mémoire du camp annexe du Loibl nord est complètement différente de celle du camp sud. Jusqu'en 1995, rien n'a laissé penser que la Carinthie et l'Autriche voulaient assumer la mémoire de ce lieu. Il n'existait ni publications en allemand, ni recherches historiques. Seulement deux plaques commémoratives en pierre, inaugurées probablement dans les années soixante et qui signalaient le camp. Fixées contre le mur de façade du tunnel où il est interdit aux automobilistes de s'arrêter, elles restaient inaccessibles pour ceux qui empruntaient celui-ci. De plus, l'espace entre le poste de douane autrichien au camp nord et le

poste de douane yougoslave au portail sud, était un no man's land bien surveillé par la police des frontières, et personne ne pouvait y accéder sans autorisation. C'est seulement cinquante ans après la libération que fut rompu ce consensus de silence.

En 1995, une monographie en allemand, une exposition itinérante ainsi que deux panneaux d'information auprès du poste de douane autrichien ont été réalisés. Dans le cadre d'une cérémonie organisée par le comité carinthien de Mauthausen, le 10 juin 1995, les panneaux ont été dévoilés en présence du ministre autrichien de l'intérieur, du chef de gouvernement de la Carinthie et deux de ses adjoints ainsi que de nombreux officiels et d'anciens déportés. Acte à forte signification politique, le ministre de l'Intérieur Einem et le chef de gouvernement de la Carinthie Christoph Zernatto, déposèrent des gerbes à l'entrée autrichienne du tunnel et au mémorial slovène. Depuis cette première cérémonie internationale sur le sol autrichien, la tradition s'est conservée selon laquelle les représentants de l'Amicale de Mauthausen adressent un message aux participants. Ces dernières années, ces messages ont été adressés par Jean-Baptiste Mathieu, le Général Pierre Saint Macary, Michelle Rousseau-Rambaud, Christian Tessier et Daniel Simon.

La cérémonie annuelle de 1998 s'est déroulée pour la première fois en présence d'un groupe de jeunes de Klagenfurt, chargés d'un programme musical. Les années suivantes, s'est instituée la participation d'élèves carinthiens, ce qui contribue à développer l'amitié avec les témoins français et slovènes.

En 1999, la cérémonie fut l'occasion de la première rencontre entre le président du parlement autrichien, Heinz Fischer, et le président du parlement slovène, Janez Podobni.

Malgré les sanctions de l'UE contre le nouveau gouvernement autrichien, auquel participait le FPÖ, parti de Jorg Haider, la cérémonie de 2000 fut un grand succès. Jorge Semprun, un survivant célèbre du camp de Buchenwald, et le président de la « Cour de sûreté de l'état », Ludwig Adomvich, prirent la parole.

Suite aux travaux de rénovation dans le tunnel, des tonnes de pierre et de déblais (environ 2.000 m³) ont été stockés sur l'ancienne place d'appel du camp nord. Ils y sont restés pendant quatre ans et ont causé des dégâts importants sur le site. À cause de cela, une enquête parlementaire concernant la conservation de l'emplacement de l'ancien camp annexe du Loibl nord a été adressée au ministre de l'Intérieur. Une commission de l'inspection des monuments historiques s'est rendue sur place pour y effectuer un état des lieux. Pour la première fois depuis

1945, la République autrichienne s'est occupée de l'ancien camp nord : l'administration a pris en compte l'existence du camp, et une requête pour la protection de l'emplacement a été déposée auprès de l'Inspection des monuments historiques.

L'aire de l'ancien camp nord a été classée monument historique en 2004. Lors de la cérémonie annuelle, c'est Monsieur Wolfgang Petritsch - à l'époque chargé d'affaires auprès de l'ONU à Genève - qui a fait le discours officiel.

En 2005, le Landtag de Carinthie a pris une résolution pour faire rénover l'emplacement du camp et pour y créer un lieu digne de mémoire dédié à la mort et à la souffrance des victimes du national-socialisme - jusqu'à aujourd'hui, cette résolution n'a pas été exécutée. La ministre de l'Intérieur, Madame Liese Prokop a assisté à la cérémonie annuelle. Parcourant le site, elle a pu constater les dévastations sur l'emplacement de l'ancien camp et a fait un discours. Une plaque commémorative avec des noms de victimes polonaises a été dévoilée en présence d'une délégation de l'ambassade. Dans le cadre d'une manifestation, organisée par la jeunesse du syndicat, un mémorial artistique a été présenté par des jeunes apprentis.

En 2006, Frantisek Janouch, président de la Charte 77 et fils du médecin tchèque du camp nord, était l'invité d'honneur à la cérémonie internationale. Le discours commémoratif a été tenu par la deuxième présidente du parlement autrichien, Barbara Prammer.

En 2007, après dix ans d'efforts et de recherches, une plaque commémorative a été dévoilée à l'entrée principale de la caserne de Lendorf à Klagenfurt, où se trouvait entre novembre 1943 et mai 1945 un autre camp annexe de Mauthausen. La cérémonie militaire a été dirigée par le commandant militaire de la Carinthie, Gunther Spath. Le ministre de la Défense, Norbert Darabos, fit le discours commémoratif.

Pour ses contributions au travail de mémoire des camps du Loibl, l'Ordre autrichien du mérite fut décerné au Slovène Janko Tisler.

En 2008, le ministère de l'Intérieur a conclu un bail à long terme avec le propriétaire de l'aire du camp nord pour ouvrir la voie à un mémorial. Après la cérémonie, où le ministre des affaires sociales, Erwin Buchinger, fit le discours commémoratif, les communes de Ferlach en Carinthie et de Trzic en Slovénie ont signé une déclaration d'intention sur l'utilisation à des fins culturelles de l'ancien poste frontière ainsi que du parc monumental des camps du col de Loibl. L'Inspection des monuments

historiques a effectué les premières fouilles archéologiques sur l'aire du camp nord à l'automne.

Une plaque commémorative a été dévoilée en 2009, dédiée à Friedrich Freiherr von Born, ancien propriétaire d'un domaine à St. Anna sur le Loibl, assassiné au camp de Dachau le 2 mai 1944 et à sa fille Beatrice détenue au camp de Ravensbrück. La rencontre entre le président autrichien, Heinz Fischer, et le président slovène, Danilo Türk, a été largement médiatisée. Les deux présidents ont rendu visite au camp nord et au camp sud. A cette occasion, Peter Gstettner, Stefan Matyus et Jochen Wollner ont présenté le projet pour la création d'un mémorial à l'emplacement du camp annexe du Loibl nord, réalisé à la demande et avec le soutien du ministère de l'Intérieur. Les premiers travaux de défrichage sur l'emplacement du kommando ont commencé.

L'année scolaire 2009 / 2010 marque le début d'une coopération à l'échelle européenne entre « le lycée avec enseignement renforcé des Sciences et Technologies » (HTL) de Villach et « l'école professionnelle pour la conservation et la restauration des monuments historiques » à Berlin. Dans une première phase, l'aire du camp et les lieux de découverte des vestiges ont été mesurés et enregistrés. Dans une deuxième étape, on a entrepris de dégager et protéger les fondations encore existantes. Les résultats de ces travaux ont été discutés et présentés au grand public lors d'un colloque de trois jours à Villach. Un concours, auquel les élèves des deux écoles de Villach et de Berlin ainsi que les élèves d'une école professionnelle de Celje (Slovénie) vont participer, a été mis en place. Jusqu'au dépôt définitif en décembre 2010, les élèves peuvent présenter leurs propositions et leurs idées pour l'aménagement du mémorial.

Avec le travail de mémoire entrepris ces dernières années, de réels progrès ont été faits en Autriche et plus spécialement en Carinthie. Malgré ces progrès, assumer l'histoire des culpabilités reste un processus extrêmement difficile. Les anciens déportés et leurs organisations y ont beaucoup contribué. C'est de votre contribution que nous déduisons l'obligation de rompre avec le silence et d'exhumer et remettre à jour l'histoire des camps si ignorée, comme c'est le cas du kommando du Loibl nord. Il faut s'en souvenir. Et il faut que ces souvenirs redeviennent un élément clef dans la formation générale et dans la conscience collective. C'est le but de notre initiative. C'est une course contre la montre et contre l'esprit de notre époque, mais on la gagnera.

Peter GSTETTNER

Comment se construit le programme d'un voyage de l'Amicale

La mémoire de Mauthausen et des camps annexes est depuis quelques années prise en charge de façon plus soutenue par les Autrichiens : installation de plaques du souvenir, création de nouveaux mémoriaux sur les sites des camps annexes, à l'initiative du gouvernement, des autorités locales ou des associations. De même, les voyages que propose l'Amicale changent : des sites de camps annexes auparavant rapidement parcourus sont visités de façon plus approfondie, nous nous rendons sur des sites qui n'avaient pas été visités depuis longtemps, ou parfois même ne l'avaient jamais été. Ceci en particulier lors de notre voyage d'octobre.

Comment faisons-nous pour introduire ces changements ? Illustration avec cinq exemples sur les années 2010 et 2011.

Octobre 2010 : Amstetten

En mai 2010, à une réunion du Comité International Mauthausen, le secrétaire général Albert Langanke évoque avec Chantal le mémorial d'Amstetten où seule se rend l'Amicale belge. Rappelons qu'à Amstetten, en mars 1945, des femmes transférées de Ravensbrück refusèrent de faire les travaux de déblaiement de la gare après un bombardement allié ! Parmi elles, Marie-José Chombart de Lauwe, Gisèle Guillemot et de nombreuses Françaises. Coïncidence : en 2010, l'Amicale rend hommage aux Françaises de Mauthausen dans le site du IIIe Monument.

Contact est pris avec la mairie d'Amstetten pour le voyage d'octobre: réception en l'honneur de Gisèle Guillemot, en présence d'Ulrike Ludwig-Koenigsberger, députée au Parlement autrichien.

Mai 2011 : la tombe d'Anna Pointner à Linz

En avril 2010, Chantal et Patrice sont reçus dans le bureau de Thomas Punkenhoffer, le jeune maire de Mauthausen avec Irmgard Aschbauer, de l'association autrichienne de mémoire du camp de Mauthausen.

But de la rencontre : présentation d'un projet conjoint mairie de Mauthausen-Amicale pour une édition en allemand de la plaquette de visite « L'ombre du camp » réalisée par l'Amicale. À cette occasion, ils informent le maire de Mauthausen du désir de notre porte-drapeau, Alexandre Vernizo, de se recueillir sur la tombe d'Anna Pointner, l'habitante du village qui a caché les photos SS sorties du camp par les jeunes Espagnols du kommando Poschacher. Peu après, le maire nous fait parvenir les informations sur la tombe.

Octobre 2010, sur ces indications, Patrice et Chantal repèrent la tombe d'Anna Pointner dans un cimetière de Linz (voir photo dans le bulletin n° 323). Le 8 mai 2011, le groupe de l'Amicale ira pour la première fois fleurir la tombe d'Anna Pointner, selon le vœu d'Alexandre Vernizo.

Mai 2011 : Saint-Valentin

En avril 2009, Chantal et Patrice sont en Autriche pour préparer les voyages de l'Amicale. Découverte du site du camp annexe de Saint-Valentin et de la plus grande usine de chars du Reich, inaugurée par Hitler lui-même. Découverte de restes discrets mais emblématiques de la période nazie : des bâtiments qui ont échappé aux bombardements. Le camp est l'un de ceux où la mortalité des Français a été la plus élevée. Un mémorial vient d'être réalisé par les lycéens de la ville. Décision est prise d'aller pour la première fois à Saint Valentin avec un groupe de l'Amicale.



Participants au voyage d'octobre 2009 avec Kirstin SUCHAN (à gauche) Maire de Saint Valentin. Photo Chantal LAFAURIE

Octobre 2009, nous sommes accueillis par la maire de cette ville de 10.000 habitants Kerstin Suchan. Le 6 mai 2011, le groupe de l'Amicale participera pour la première fois aux cérémonies de la Libération à Saint-Valentin.

Octobre 2011 : Wiener Neustadt

Lors du congrès de l'Amicale à Lille, l'un de nos invités autrichiens, Bernhard Trautwein, montre à Patrice des photos de Wiener Neustadt, le camp de concentration situé au sud de Vienne où les détenus français étaient



La Halle de Wiener Neustadt. Photo Bernhard TRAUTWEIN

majoritaires lors de sa constitution en 1943. Patrice effectue alors des recherches sur internet et découvre le beau travail effectué par des lycéens de Wiener Neustadt sur le camp et sa mémoire aujourd'hui; les contacts par mail s'engagent avec l'enseignant qui a encadré leur travail, il nous accueillera dans sa ville.

En octobre 2011, Henri Ledroit, témoin assidu des voyages, y retournera pour la première fois depuis 1943, avec le groupe de l'Amicale.

Octobre 2011 : Mödling Hinterbrühl

En janvier 2011, à l'occasion d'une réunion au ministère autrichien de l'intérieur, rencontre de Patrice et Chantal avec Jérôme Ségal, un Français de Vienne qui évoque le camp de concentration de Mödling Hinterbrühl, au sud de Vienne, sur lequel il a fait un article dans son très intéressant blog. Le lendemain, découverte, dans ce charmant village, du mémorial sur le lieu du camp et du touristique lac souterrain de la « Seegrotte » utilisée pour les ateliers de construction d'avions. En février dernier, Patrice et Chantal prennent contact avec le groupe local de mémoire du camp.

En octobre 2011, l'Amicale ira pour la première fois, et de façon exceptionnelle à Wiener Neustadt et Mödling Hinterbrühl. Pour octobre 2011, nous avons préparé un programme riche et nouveau (voir ci-contre)



Mémorial de Mödling Hinterbrühl. Photo Chantal LAFAURIE

Chantal, Patrice et les membres de la commission voyages attendent vos suggestions pour de nouveaux sites à visiter. Nous en tiendrons compte dans l'établissement des programmes des prochains voyages.

Gérard SEVIN, *La Baraque à l'Épinette*, roman.
Préface de Roger Gouffault. Les Editions Nord-Avril,
2010. 470p. 15 €

L'auteur a entrepris de ressaisir la figure de son grand-père, Paul Vion, Mauthausen, mle 25676 (9 mois au block 16, celui « des cobayes »), jusqu'au rapatriement par la Croix-Rouge, fin avril 1945. Mais le champ est plus large : les corons, la résistance, les prisons jusqu'à Mauthausen – et le retour : FNDIRP, commémorations, obsèques du grand-père (en 1969). Le Pacte germano-soviétique, les militants communistes jusqu'en juin 1941, la grève des mineurs des fosses de Courrières en mai-juin 1941, la répression allemande qui s'ensuivit.

Il assure avoir consacré des années de recherche à cette entreprise. Les remerciements nombreux et la longue liste de contacts qu'il a noués ne sont certainement pas un leurre. Il restitue avec précision le microcosme familial et local, les camarades de boulot et de lutte. Il livre tout le dossier, jusqu'à l'intégralité des lettres de prison. Il publie, « dans les grandes lignes », l'important Rapport Haefliger, ce délégué helvétique de la Croix-Rouge qui négocie avec Ziweis des rapatriements.

De surcroît, le projet d'écriture est ambitieux : tant la structure du récit que, par exemple, la transcription du parlé ch'ti. Il se montre conscient des périls de la tâche, en particulier dans ses aspects méthodologiques.

On peut juger qu'il cède à l'autoportrait, qu'il a sans doute voulu trop inclure : souvenirs d'enfance, repas de famille et documents historiques de premier plan. Plus gravement peut-être, qu'il maîtrise imparfaitement la difficulté qu'il a repérée : faire parler le grand-père, ou parler à sa place ? Le long récit du séjour au camp est censé être la transcription d'un récit devant magnétophone – manifestement réécrit, par contraste avec les passages en ch'ti. Certes, l'auteur affiche comme « roman » son entreprise, mais le souci d'exactitude historique prévaut, tant pour lui que pour son lecteur.

De fait, le récit vaut par d'incontestables effets de vérité. Il est traversé de silhouettes connues : Jean Laffitte et Paul Tillard, Louis Lagarrigue et Louis Fichez, Octave Rabaté et le général De Dionne, André Marchand, l'abbé Vallée, René Souillé (alias P'tit Louis).

Tout compte fait, authentique littérature populaire, offerte d'abord à un lectorat de proximité. Mais qui a de quoi intéresser un large public – au prix de certaines redondances, s'agissant de Mauthausen, en tout cas pour ceux qui savent déjà beaucoup. Travail trop solitaire peut-être. Mais quelle aventure !

Ravensbrück – n° 174, 2e semestre 2010

Compte-rendu du congrès du 65e anniversaire à Neuilly-sur-Seine. Transfert prévu du siège de l'Amicale de Ravensbrück à la FMD à l'arrêt des activités de la FNDRP. L'Amicale garde sa personnalité, le changement d'adresse n'impliquant pas un changement de statut.

Le réveil des Combattants – n° 766-767, 11/12- 2010

Une intervention d'un dirigeant local de l'UNC (reproduite dans le télégramme de Brest) a profondément choqué les élèves et leurs maîtres lors d'une commémoration du 11 novembre à Landela. Cette intervention a tout bonnement justifié les actes de torture en Algérie présentés « comme une réponse nécessaire aux rebelles algériens »...

N'oublions jamais. Amicale de Neuengamme - n° 208, 11/ 2010

Janine Grassin rappelle que le 18 octobre a eu lieu à Bourges l'inauguration du Musée de la Résistance et de la Déportation du Cher et que ce musée a la particularité de mettre en relation étroite le Centre d'archives départementales du Cher et le nouveau musée.

Les Chemins de la Mémoire – n° 2010, 11/2010

Témoignage de Michel Agnellet, élève du lycée Buffon en 1940, qui a participé à la manifestation de l'Arc de Triomphe eu 11 novembre 1940... Cinq élèves furent fusillés par les Allemands. Cet événement a été retracé dans « un autre 11 novembre », une pièce écrite et mise en scène par Charles-André Raymond.

Gurs, souvenez-vous – n° 121, 12/2010

De nombreux anciens internés au camp de Gurs se rappellent et racontent... La mémoire est toujours aussi vive et l'Amicale de Gurs accueille encore d'anciens internés du camp qui ignoraient l'existence de l'Amicale.

Mémoire vivante – n° 67, 12/2010

Le convoi des femmes dit « convoi des 27 000 ». Le plus important convoi de femmes de toute l'Occupation. Travail de Pierre-Emmanuel Dufayet, doctorant en histoire de l'Université de Caen. Evolution de la politique de mémoire, sur les sites de Neue Bremm, Natzweiler, Flossenbürg.

Le Patriote Résistant – n° 849, 01/2011

Une rose pour l'avenir... La rose « Résurrection » dont on doit l'idée et la production au lycée horticole de Guérande, a été relancée avec l'espoir « qu'elle continue de porter longtemps le témoignage des déportés et leurs aspirations de plus de paix et de justice ».

Dans ses vœux, Maurice Voutey, président délégué de la FNDIRP, note que l'année qui commence « devra régler les modalités d'un passage à terme du flambeau mais pas d'une mise des clés sous la porte ».

L'AFMD de Charente-Maritime dresse le bilan de neuf années de formation en direction des enseignants, de nombreux thèmes furent traités dont la Résistance allemande au nazisme, les femmes et les enfants dans les camps, les marches de la mort, Oradour-sur-Glane, le procès de Nuremberg...

L'étude de Günter Morsch sur l'évolution de la culture mémorielle sera une contribution à la rencontre prévue à Paris début 2011 des présidents des Comités internationaux des camps.

Lire absolument dans le PR la biographie de Fritz Bauer, juriste allemand, qui sut contrer en RFA la protection des criminels nazis.

Le Patriote Résistant – N° 850, 02/2011

Jean-Marie Winkler, administrateur de l'Amicale de Mauthausen, évoque le sinistre château d'Hartheim pratiquement inconnu du grand public - en dehors de notre Amicale, bien entendu. L'auteur s'est appuyé sur les travaux reconnus de Serge Choumoff.

Le Serment. Buchenwald-Dora – n° 335, 01-02/2011

Hommage rendu par Dominique Durand à Stéphane Hessel dont le pamphlet : « Indignez-vous ! » bat des records de tirage.

Livres (suite)

S. HESSEL, Indignez-vous !

Indigène éditions, automne 2010. 30 p., 3 €

Tout petit livre, événement sans équivalent. Parfaitement imprévisible, le million d'exemplaires dépassé en peu de mois ! Acheté en nombre pour être offert, ce livre-objet fétiche à la fois atteste la fascination qu'exerce l'homme, brandit un titre, bouscule les convenances.

Les états de service de l'auteur – son autorité incontestée d'ancien déporté (Buchenwald-Dora), co-rédacteur de la Déclaration universelle des Droits de l'Homme –, mais aussi son affabilité charmeuse, son grand âge en posture d'extrême jeunesse : en ce temps saturé de notoriétés factices, Stéphane Hessel, qui peut tout se permettre, se place donc en première ligne. Les pisse-froid du politiquement correct ont beau objecter que l'*indignation* n'est pas en soi une vertu, qu'elle est une offre politique un peu courte, leur réticence n'étouffe pas l'écho formidable de ce titre-programme dans une société menacée, dit-on, par le mal mortel des démocraties : l'indifférence.

Le contenu est rapide, voire simpliste, soit. La question palestinienne et l'actualité du programme du CNR ne feront pas aussi aisément consensus ? Pardi ! Mais l'art de semer des formules en espérant qu'elles ensemencent l'avenir est le privilège de celui qui vit dans l'intimité des poètes, y puise son énergie inentamable, une confiance forcenée. Qui prétendra que nous n'ayons pas le plus grand besoin de pareilles leçons ? **D.S.**

Fernande SIMON, Ildiko PUSZTAI

Dr Jean BENECH

N O S P E I N E S

Décès des Déportés

Pierre ANCELOT, mle 27744, Loibl Pass
Suzanne BURDIN, mle 1388, Ravensbrück, Mauthausen
José CARRENO SAEZ, mle 5861, Mauthausen, Gusen
André CHAUVEL, mle 59732, Mauthausen, Loibl Pass
Jean-René CHAUVIN, mle 27893, Mauthausen, Loibl Pass, Auschwitz
Joseph CID OUTOMURO, mle 3899, Mauthausen
Honoré GIROLAMI, mle 53802, Mauthausen, Gusen
René GUARDIOLA, mle 62498, Mauthausen, Ebensee, Melk
Venancio-Feliciano LACARTA, mle 5027, Mauthausen
Bartolome MARI ESCANDELL, mle 3770, Mauthausen, Steyr
José MASSONS PONT, mle 4314, Mauthausen
Gabriel PICORNOT, mle 62966, Mauthausen, Melk
Pierre PIFFAULT, mle 113228, Mauthausen, Gusen II
Léopold PONDRUEL, mle 60458, Mauthausen, Linz III
François RODA RUIZ, mle 43176, Mauthausen
Henri ROSEN-BLANCHARD, mle 61972, Ebensee, Melk
Agapito RUIZ HINOJAR, mle 3791, Mauthausen, Gusen
Maurice SCALVINONI, mle 28525, Mauthausen, Ebensee, Redl-Zipf
Emilio SEGURA MONTES, mle 4107, Mauthausen, Steyr
André VALADE, mle 63260, Mauthausen, Melk

Décès dans les familles

Bonifacia CASTANO, veuve de Nazario, Mauthausen, Gusen
Thérèse COUFFRANT, veuve de Roger, Mauthausen, Ebensee
Françoise GOBEAU, fille de Pierre LABARRE, décédé à Melk
Léa GRANGEON, veuve d'Henri, Mauthausen

Roger MARY, fils d'Henri, décédé à Mauthausen

Marie THOMAS, veuve de déporté
Yvonne TOQUEBIAU, veuve d'Henri, Wiener-Neustadt, Schlier-Redl Zipf, Mauthausen, Linz III

N O S J O I E S

Naissance d'**Honoré**, 13^e arrière-petit-fils de Marie-Jo CHOMBART de LAUWE, Ravensbrück, Mauthausen

Naissance de **Mathias**, arrière-petit-fils de Jacques PEYRAT, Mauthausen, Wiener-Neustadt et fils de Manon PEYRAT, membre du Bureau de l'Amicale.

Naissance de **Juliette**, arrière-petite-fille d'André ULMANN, Melk, Ebensee et petite-fille de Caroline ULMANN, vice-présidente déléguée de l'Amicale, fille d'Anne-Cécile et Edouard MAURIAT, membre du Conseil d'administration.

Q U I A C O N N U ?

André WOLFF, né le 19/04/1915 à Lyon (69), Déporté à Mauthausen et à Loibl Pass - matricule 28674
 Je cherche à entrer en contact avec sa famille.
 Me contacter : Tessier Christian
 06 25 06 14 88 ou Tessier8@aol.com

André CHAUVEL fut un adhérent discret de l'Amicale.

C'est dans la région nantaise qu'il travaillait à maintenir et éveiller la mémoire de la résistance et de la déportation.

Mais lorsque, en 2006, l'Amicale tint à Nantes son 41^e congrès, André Chauvel facilita nos contacts auprès des autorités et des structures associatives, en particulier « Les relais de la mémoire », dont l'un des animateurs intervint, à ses côtés, à la tribune du congrès.

Suite et fin du récit publié dans les Bulletins n° 322 et 323

Sur la demande du Comité international, les déportés furent groupés par nationalité.

La baraque 7 au Revier perdit sa pancarte *Isolier-Block*. Un drapeau fait de chiffons bleu, blanc, rouge y fut accroché et tous les Français du Revier furent amenés à cette baraque ; y vinrent les Belges, les Luxembourgeois, les quelques Espagnols et les quelques Italiens.

Le drame commença, celui de mes frères d'armes exténués, à la dernière extrémité, et que je voulus à tout prix faire vivre pour qu'ils rentrent en France. Je savais que leur état physique était mauvais, quoique les Américains nous aient donné ce qu'ils avaient dans leurs formations de l'avant comme médicaments. Cela ne suffisait pas.

(Je perdais des amis qui auraient pu être sauvés deux mois plus tôt ; Recanati, jeune élève préparant Normale supérieure, Perle et bien d'autres.)

Je demandais du renfort au Comité national français du camp, présidé par Emile Valley (qui avait succédé au Père Jacques, très malade) et dont les membres étaient : Fernand Alby, ajusteur ; pasteur Buchsewuschutz ; Moïse Dufour, employé des Mines ; Ange Gaudin, lieutenant de vaisseau ; Roger Heim, directeur du Museum ; Octave Merlinge, colonel intendant ; Maurice Passard, métallurgiste ; Jean Pessel, docteur. Pour les Belges, le colonel Lavry. A partir de ce jour, chaque matin, des camarades, sous la direction de notre camarade Le Maout, descendaient au camp central pour porter aide et réconfort à nos malheureux camarades malades.

Le Comité national français était installé dans le « bordel du camp !!! » où des femmes détenues de droit commun (qui acceptaient ce métier pour remise de peine) admettaient, pour un ticket, de passer dix (...)

Histoires : La libération du camp central (fin)

Dr Jean BENECH

(...) minutes avec certains individus favorisés des S.S. J'ai vu beaucoup de choses dans ma vie. J'ai été un des spécialistes de la lutte anti-vénérienne et de tout ce qui gravite autour de celle-ci, mais je ne croyais pas que j'aurais vu une pareille histoire. Un jour, amené de piquet au grand camp, j'étais resté deux heures « au garde-à-vous » immobile et j'avais vu la « *Puff mutter* » promener ses volontaires hitlériennes. J'ai compris dans la suite, après la victoire, ce qu'était l'histoire des femmes, animaux de reproduction allemande de Berchtesgaden.

Si dans les premiers jours, le ravitaillement n'avait pas été suivi, il n'en fut pas de même dans la suite ! Les Américains nous apportaient maintenant les soupes grasses de margarine chargée en viande de conserve. J'avais peur de cette alimentation en surcharge. J'essayais de réduire les quantités, de supprimer la moitié des marmites. Ventre affamé n'a point d'oreilles. J'ai dû m'attirer des haines mais que m'importe puisque ces « haines », je l'espère, sont encore vivantes. Il fallait empêcher de manger trop et trop vite. La vie continuait mais les morts aussi continuaient.

Je reste convaincu que nos amis américains n'avaient pas tout à fait réalisé la situation. Ils nous donnèrent ce qu'il faut pour tenter de sauver nos camarades mourants (sérum physiologique, sérum glucosé). Nos réussites furent « minables », tous ces moyens arrivaient trop tard. Nous souhaitions la réalisation rapide de l'évacuation de ce camp vers la France ou vers Constance, en Suisse. Nous étions toujours isolés sévèrement dans le Revier.

Les Américains, stricts observateurs des règles sanitaires, nous considéraient comme sanitaires dangereux et nous fûmes gardés comme au temps « des Boches ». A juste titre, ils nous couvrirent de poudre insecticide. Ils étaient horrifiés de

notre situation. Je les ai vus pleurer en voyant nos malades. Ils les photographiaient et l'un d'eux parlant couramment le français, me disait : « Que vous faut-il ? Nous n'en croyons pas nos yeux. » Ils photographiaient les malades, les squelettes vivants et ne comprenaient pas. Quand les Américains virent les cinq cents à mille cadavres entassés les uns sur les autres, desséchant au beau soleil de mai, ils eurent un haut-le-cœur et une poussée de révolte. Ils firent venir leur charrue à tranchées et sur le terrain de football des S.S. firent creuser de longues tranchées après avoir jeté dans un ravin le matériel allemand abandonné.

Les Américains ramassèrent la plus grande partie de la population du village de Mauthausen et l'obligèrent à prendre les cadavres et à les porter d'une façon décente dans les tranchées creusées pour les enterrer. Les chapelains de toutes les religions de l'armée américaine dirent des prières.

Le plus grave – et le fait reste grave – c'est que les habitants de Mauthausen prétendirent qu'ils ignoraient tout et pourtant les S.S. du camp allaient tous les jours dans les « bistrotts » de Mauthausen ! C'était une fois de plus l'expression de la duplicité allemande, « dire que nous étions en Autriche, chez un peuple de grande culture, doux et aimable d'habitude ! » J'avoue en avoir été surpris.

Entre temps les ambulances américaines, s'étaient installées dans le voisinage et recueillaient nos malades. Tous nos malades étaient ainsi évacués sur les ambulances américaines dès le 18 mai et nous avons fait notre devoir jusqu'au bout. Le 18 mai, dans l'après-midi, nous fûmes avertis que nous pourrions à notre tour être ramenés en France. Tous les malades français dorénavant en sécurité et remis aux hôpitaux de campagne américains.

Je me traînai au grand camp (je n'ai pas d'autre expression que me « trai-

ner ». Je grimpai dans un camion américain en partance pour Enns et le lendemain pour Linz, d'où l'on fut ramené en France par avion. C'est là que Valley nous répartit en groupes. Je ne veux pas parler de Linz, ce camp suspect de typhus.

J'avais mon honneur sauf : être resté pour faire un petit quelque chose.

Où j'ai le plus souffert, ce n'est pas à la prison de Montluc à Lyon, ce n'est pas à Mauthausen, à Melk ni à Linz, c'est à mon retour en France, quand la plupart des gens (encore maintenant) nient la cruauté des Allemands dans les camps d'extermination et prétendent que nous avons exagéré.

Nous avons fait notre devoir de Français. Les politiques peuvent différer, mais la cruauté traditionnelle ne disparaît pas avec une « gomme à effacer » diplomatique.

Docteur Jean BENECH
Matricule 59 555

Amicale de MAUTHAUSEN

31, Boulevard Saint-Germain
F-75005 PARIS

Tél 01 43 26 54 51

mauthausen@sfr.fr

www.campmauthausen.org

CCP Paris 5331-73 S

Responsable de la publication

Daniel Simon **Rédaction** : Marion Bénech, Louis Buton, Emmanuelle Declerck, Giselle Guillemot, Laurent Laidet, Moune Laidet, Manon Peyrat, Michelle Rousseau-Rambaud, Monique Saint Macary, Daniel Simon, Fernande Simon, Caroline Ulmann, Pierrette Saez, Ernest Vinurel **Photos** Amicale de Mauthausen, Chantal Lafaurie, Bernhard Trautwein. **Maquette** Laurent Laidet, Manon Peyrat et Sophie Vaysse - Imprimerie LV **Impression** Wagram Editions **Routage** Optima Direct

CPPAP : 0509 A 06878